

MEMOIRE DU PAYS

Glaudi Barsotti

Joan-Enric FABRE	2
Antòni FABRE d'OLIVET (I)	4
Antòni FABRE d'OLIVET (II)	6
Joan-Baptista FABRE	8
Josèp FALLEN	10
Alari FANTON	12
Laurenç FARCY	14
La FARE-ALAIS	16
Joan-Baptista FAURE	18
Maurici FAURE	20
Leonç Anfós FÉASSON (SFÉNOSA)	22
Mariús FERAUD	23
Anaís FERNALLIER (Voir Eugèni DAPROTY)	
Pèire FERRAND	25
Nicolau FIZES	27
Ilarion FLAYOL	29
Pèire FONTAN	30
Loïs FOUCARD	32
Joan-Baptista FOUCAUD	34
August FOURÈS	36
Francés FOURNIER (Voir « Boquet Provençau »)	
Renat FOURNIER	38
Xavier de FOURVIÈRES	39
Malaquia FRIZET	41
Pau FROMENT	43
Loïs FUNEL	45

L'ENTOMOLOGISTE JOAN-ENRIC FABRE

L'un des personnages les plus célèbres en raison de l'œuvre qu'il a accomplie dans le domaine des sciences naturelles est Joan-Enric Fabre. Ce que l'on sait moins c'est qu'il a également été un écrivain occitan de qualité tant en prose qu'en vers. C'est cet aspect que je vais présenter aujourd'hui.

Joan-Enric Fabre est né à Saint-Léon, un village du Rouergue (Aveyron), le 12 décembre 1823. Issu d'une famille paysanne, il accomplit des études grâce à la recommandation d'un prêtre et devient professeur. Il enseigne à Carpentras, puis aux lycées d'Ajaccio et d'Avignon durant une vingtaine d'années, obtenant entre-temps à Paris son doctorat ès sciences. C'est en 1871 qu'il quitte l'enseignement et se retire dans le village de Sérignan, en Vaucluse, près d'Orange, au domaine de l'Ermàs, mot signifiant terre inculte, et qui est fautiveusement orthographié par les ignorants français « harmas ». Il y vivra désormais, menant une vie ascétique et se vouant entièrement à ses études favorites sur l'entomologie. C'est là qu'il meurt le 11 octobre 1915, à l'âge de 92 ans. Il avait été longtemps ignoré et dénigré car observateur solitaire ne nourrissant aucune ambition personnelle, et il a connu une vieillesse difficile en raison du dénuement matériel, avant une reconnaissance officielle lorsque Raymond Poincaré, président de la République lui fit une visite officielle le 14 octobre 1913, après que le même jour il ait rencontré Mistral à Mallaine !

Joan-Enric Fabre est l'auteur de nombreux ouvrages de vulgarisation de physique, de zoologie, d'astronomie et de botanique, certains de ceux-ci s'adressant spécialement aux enfants. Mais, l'œuvre essentielle qui a fait sa célébrité est les « Souvenirs entomologiques », dont la publication commencée en 1879 ne s'est achevée qu'en 1907 et qui a connu de nombreuses rééditions. Il s'agit là d'un monument qui malgré quelques imperfections demeure une référence obligée pour les scientifiques d'aujourd'hui. En outre, ses travaux sont encore utilisés de nos jours dans l'enseignement pour les enfants dans de nombreux pays dont le Japon, l'Allemagne et les États de l'est européen.

Durant son séjour à Carpentras et à Avignon, Joan-Enric Fabre avait eu l'occasion d'entendre parler du *Félibrige* fondé depuis peu. Une fois installé à Sérignan, il eut des contacts avec certains félibres, et notamment Frederic Mistral. C'est ainsi qu'il se mit à écrire naturellement en occitan qui était sa langue maternelle, le français étant pour lui une langue apprise à l'école.

Sous le pseudonyme transparent « Lo Felibre dei Tavans » (« Le Félibre des Taons »), il entame alors une collaboration suivie dans diverses publications occitanes, en particulier l'*Armanac Provençau* (*Almanach Provençal*), l'*Armanac dau Ventor* (*Almanach du Ventoux*), *Lo Bòn Semenaire* (*Le Bon Semeur*), *Viva Provença !* (*Vive Provence !*).

À côté de poèmes, il donnera dans l'*Armanac Provençau* des articles dans lesquels il présente les mœurs des insectes, suivant en cela le même principe que le professeur et océanographe Antòni Fortunat Marion dans le journal *La Sartan* (*La Poêle*) et dans l'*Armanac Marselhés* (*Almanach Marseillais*), vers la même époque. Cela constitue un modèle de prose occitane scientifique et de vulgarisation à destination des milieux populaires.

En 1909, il publiera un recueil de ses poésies occitanes sous le titre « Obretas provençals dau felibre dei Tavans » (« Petites œuvres provençales du félibre des Tavans »). Une édition plus complète comportant en outre ses poèmes français paraîtra après sa mort, en 1925.

Cette œuvre lyrique est constituée de poésies moralisatrices, de fresques sur la nature, de tableaux de genre, de fables et de chansons dans lesquels, outre une langue naturelle de très bonne qualité, on sent dans l'inspiration un sentiment profond de la dignité populaire. À ce propos, il serait souhaitable de publier un choix de ces poèmes qui seront utilisables dans

l'enseignement à tous les niveaux. Et aussi de certains textes en prose qui eux le seront non seulement pour l'enseignement de l'occitan, mais ce qui constitue l'avenir pour notre langue, pour l'enseignement en occitan.

Joan-Enric Fabre, en raison des circonstances historiques, a surtout écrit en français, mais il a su montrer comment un homme du peuple et du peuple d'ici dont il était, pouvait illustrer la culture à laquelle il appartenait. Un exemple d'intégrité pour les « collaborateurs » !

UN PRÉCURSEUR DE LA RENAISSANCE OCCITANE : ANTÒNI FABRE D'OLIVET

Antòni Fabre d'Olivet, qui ainsi qu'on va le voir a été un précurseur de la renaissance occitane du XIX^e siècle, est un personnage curieux et original. Il est né à Ganges (Hérault), le 8 décembre 1767. Fils d'un bonnetier en soie, il appartient à une famille calviniste et résistante et est l'aîné d'un frère et de quatre sœurs. Il ne parle que l'occitan jusqu'à l'âge de dix ans ; il est alors envoyé à Paris pour y faire ses études par son père qui le destine au commerce.

Dès 1780 lui vient le goût des lettres et de la musique. Il retourne à Ganges, fait un séjour en Allemagne et est de nouveau à Paris en 1786 pour s'occuper de la succursale de son père. À ce moment, le docteur Sigault avec qui il entre en relation, célèbre chirurgien et accoucheur, remarque son intelligence et le guide dans des études médicales. Il étudie en même temps l'allemand, l'anatomie et la physiologie. Il se fait connaître dans les salons littéraires qu'il fréquente par la production de pièces de circonstance. La Révolution éclate et il est ce que l'on appelle alors un « patriote » ouvert aux idées nouvelles. Il écrit diverses œuvres dramatiques qui font de lui un auteur à succès.

Cependant, son père est ruiné par la situation économique. Fabre d'Olivet parvient à sauver quelques débris de l'héritage paternel ce qui permet à ses parents et ses sœurs de se retirer à Saint-Hyppolite-du-Fort (Gard). Il retourne à Paris et se plonge dans des études philologiques et philosophiques. Il donne des poésies au journal *L'Invisible*, des romans, un recueil de jeux de société et la première édition de « Azalaïs et le gentil Aimar, histoire provençale » (1803). C'est vers cette époque que grâce à la protection de Bernadotte, il peut entrer au Ministère de la Guerre, au bureau du personnel du Génie. Compromis dans l'affaire de la machine infernale contre le premier consul (1800), il est blanchi. En 1804, il compose un oratorio pour le sacre de Napoléon 1^{er}. Sa vie se transforme sous l'Empire. Il se marie en 1805 avec une Agenaise qui fonde une école pour jeunes filles, abandonne le Ministère et se consacre à la théosophie. Il apprend l'hébreu, le sanscrit, l'arabe et diverses langues orientales et accomplit des études solitaires. Opposant à l'Empire, il est l'ami de Mme de Staël. Durant les dix dernières années de sa vie, séparé de sa femme avec laquelle il aura trois enfants, un fils et deux filles, il accumule les œuvres. Il meurt à Paris le 25 mars 1825.

Son premier poème occitan est écrit en 1787. Il s'agit de « Fòrça d'amor » (« Force d'amour »). En 1804, il publie « Le troubadour, poésies occitaniques du XIII^e siècle », un manuscrit qui, dit-il, lui aurait été confié par un certain Rescondut (!). Ce faux comporte des textes en français soi-disant de troubadours suivant le mode de l'époque, mais aussi des poésies occitanes de sa composition accompagnées de leur traduction française. En outre les citations de troubadours y sont nombreuses. L'analyse de ces dernières montrent une culture littéraire vaste et sûre outre la recherche ethnographique. La langue utilisée est admirable de pureté et avec ces textes on assiste à une réhabilitation complète de l'occitan.

Fabre d'Olivet va alors développer une réflexion complète sur la langue occitane en posant le problème de son orthographe. L'un des premiers, il reprend le terme « Occitanie » pour désigner les régions où elle est parlée. Le résultat de ses travaux sera l'énorme travail intitulé « La langue d'Oc rétablie dans ses principes constitutifs » dont le manuscrit original, terminé en 1820 après un voyage d'étude notamment dans les Cévennes, est conservé à la Bibliothèque Municipale d'Hyères (Var).

Il s'agit d'une grammaire accompagnée d'un vocabulaire de près de 10 000 mots. Cette grammaire est très moderne malgré des fantaisies pseudo-scientifiques à mettre en relation avec les recherches très insuffisantes de l'époque. On y trouve en effet une vision très profonde de l'unité de la langue occitane dans l'espace et dans le temps qu'il explicite dans la dédicace de l'ouvrage : « A ma Patrie, l'antique Oscitanie, et à mes compatriotes habitant les

contrées qui s'étendent des Alpes aux Pyrénées », formule que reprendra Frédéric Mistral. Il est un patriote viscéral car le projet de cette grammaire est né d'une visite faite à sa mère lors d'un retour à Ganges.

La syntaxe originale de l'occitan est parfaitement soulignée dans un langage non codifié. Quant à l'orthographe qu'il préconise, si elle n'est pas parfaite elle constitue une avancée importante vers le rétablissement de l'orthographe rationnelle moderne qui sera mise en œuvre quelques années plus tard par un Provençal, par le docteur Honorat, d'Allos (Alpes- de- Haute Provence).

Ainsi, la renaissance occitane avait trouvé avec Fabre d'Olivet, dès le début du XIX^e siècle un maître à penser. Mais l'œuvre de celui-ci ne put être utilisée car il était venu trop tôt, à un moment où les esprits n'étaient pas encore prêts à la recevoir.

RETOUR SUR FABRE D'OLIVET ET RÉFLEXIONS SUR... TARTARIN !

Il y a quelques mois, j'ai présenté dans ces mêmes colonnes un personnage occitan très intéressant : Antòni Fabre d'Olivet (*La Marseillaise*, 28 février 2003). L'un de nos lecteurs, Monsieur Raymond Chabert, m'a fait justement remarquer que si j'avais cité le travail de Fabre d'Olivet, « La langue d'Oc rétablie dans ses principes constitutifs », dont le manuscrit original se trouve à la Bibliothèque Municipale d'Hyères, j'avais omis de préciser que l'association Fabre d'Olivet en avait publié la première édition intégrale en 1989. Cet ouvrage, je le rappelle, est composé d'une grammaire, d'un vocabulaire, et en troisième partie d'un choix de poésies émanant soi-disant de troubadours mais qui en réalité, sont de Fabre d'Olivet lui-même. Voilà donc cette omission réparée.

Et je peux compléter par ailleurs mon article en signalant qu'en 1988, avait été édité par la Wiener Romanistische Arbeiten, à Vienne (Autriche), une édition critique de la grammaire de Fabre d'Olivet, avec introduction et notes du romaniste autrichien Georg Kremnitz. Cet ouvrage est particulièrement précieux car il donne de nombreuses précisions sur la rédaction de cette grammaire et sur les idées de Fabre d'Olivet en ce qui concerne ses conceptions de l'occitan.

Ceci étant, j'en reviens à notre lecteur qui me signalait que dans son vocabulaire, Fabre d'Olivet donnait cette définition du mot *Tartarin* : « *sm un idiot, Tartarinàs, un gros nigaud, un nicodème* ». Il faisait remarquer qu'Alphonse Daudet, nîmois d'origine qui connaissait parfaitement l'occitan, avait peut-être usé de ce nom pour en faire un patronyme à son héros tarasconnais.

Le docteur Honnorat, dans son célèbre dictionnaire, écrit qu'un *Tartarin*, est un martin-pêcheur, en occitan un « *bluret (blavier, bluyet, arnier, alcyoun, martin pescaret, belet, argna)* ». Bien entendu certains mots devraient être orthographiés suivant l'orthographe classique moderne en : « *bluiet, alcion, arnha* ».

Mistral, dans son dictionnaire qui fait actuellement référence, ne retient que deux acceptations : « 1) espèce de singe, magot ; 2) *blad negre tartari*, variété de blé noir cultivée en bas Limousin, proverbe limousin *Negre coumo Tartari*, noir comme un diable ». Et il cite « *Tartarin de Tarascon*, Célèbre roman d'Alphonse Daudet. R. *tartare* », sans plus de précisions.

Que conclure quant à l'emploi de *Tartarin* par Alphonse Daudet ? Il faut tout d'abord se rappeler que ce roman ainsi que ceux qui ont suivi et dont le même personnage est le héros, n'a rien de comique malgré les apparences. Il s'agit d'un texte politique dans lequel sont visés les républicains et notamment les radicaux avec Gambetta, et les socialistes. Il est possible de décoder certains de ces personnages. Il semble que soient également visés certains félibres, et là il serait peut-être plus aléatoire de procéder à une identification. On sait en particulier qu'Alphonse Daudet avait des opinions monarchiques affirmées et que s'il savait l'occitan, s'il le parlait et même l'écrivait à l'occasion, il n'avait pas de tendresse particulière pour ce « Midi » où il avait passé une enfance et une jeunesse difficiles. C'est tout cela que l'on retrouve dans *Tartarin* et dans certains de ses autres écrits.

Dans ces conditions, l'emploi du nom *Tartarin* peut parfaitement s'expliquer d'abord par sa signification en occitan cévenol, « un idiot », et ensuite par celle que donne Mistral lorsqu'il écrit que le mot désigne une sorte de singe, en l'occurrence un magot, qui se rencontre en Afrique du Nord et en Europe, sur le rocher de Gibraltar. Il s'agit d'ailleurs du seul primate indigène vivant en Europe ! Quant à la signification de *blat tartarin* (littéralement et par extension : blé noir comme le diable), qui de la part d'un *fiòli*, d'un « blanc », aurait certes parfaitement convenu pour qualifier les républicains, même ceux qui

étaient tout juste roses, il est très probable qu'Alphonse Daudet n'en avait pas connaissance. D'ailleurs, le dictionnaire de Mistral a paru bien après les premiers succès de *Tartarin*.

Pour conclure, il est évident qu'être à la fois idiot et ressembler à un magot, à un singe, être donc un *Tartarin*, représentant de l'Occitan ridicule, Gambetta, qui était alors le porte-parole du républicanisme en France, permettait à Alphonse Daudet de se défouler. Certes Mistral demeura toujours l'ami d'Alphonse Daudet, mais ce ne fut pas le cas de tous les félibres dont certains gardèrent, en raison de *Tartarin*, une haine tenace contre cet écrivain. Et avec raison semble-t-il.

Bien entendu, si pour *Tartarin* vous avez d'autres explications, vous pouvez nous écrire ! Et merci à Fabre d'Olivet et à Monsieur Raymond Chabert de nous avoir permis de rédiger cet article !

JOAN-BAPTISTA FABRE, LE CURÉ HUMANISTE

L'un des auteurs occitans à la fois des plus populaires et des plus engagés dans les idéologies de son époque, est l'abbé Joan-Baptista Fabre (parfois noté : Favre).

Né à Sommières (Gard), localité située entre Nîmes et Montpellier, le 26 mars 1727, il est le troisième enfant d'un maître d'école pauvre, Glaudi Fabre, et d'Elisabet Causse, sa femme. Après la naissance de Joan-Baptista, ils auront encore une fille, décédée en bas âge, et un garçon. La vie était alors difficile pour un maître d'école ayant une grosse famille et qui voulait d'obtenir une promotion sociale pour ses enfants, car la paye était maigre. L'un des moyens d'y parvenir résidait dans la carrière ecclésiastique. Il semble bien que dès sa naissance l'éducation de Joan-Baptista Fabre ait été orientée dans ce but puisqu'il reçoit la tonsure en 1739, alors qu'il n'a que 12 ans. Il fait des études au Collège des Jésuites de Montpellier et séjourne au séminaire de Nîmes ; il est ordonné prêtre dans cette ville en 1752. Ces longues études expliquent la vaste culture que l'on trouve dans ses écrits. L'événement capital de sa carrière a été sa nomination comme « secondaire » à Aubais, près de Sommières, en janvier 1753 ; il y restera jusqu'en août de l'année suivante. C'est là qu'il reprend contact avec les mœurs populaires et qu'il commence à écrire en occitan. Il sera ensuite curé dans diverses localités toutes situées dans les environs de Montpellier : Vic, Castelnaud, Le Crès, Saint-Michel-de-Montels, Cournonterral, enfin Celleneuve en 1780, où il achève sa vie comme curé-doyen le 6 mars 1783.

Il s'occupera comme un père de son neveu qui voulait faire une carrière militaire et au témoignage de ses contemporains, l'on sait que l'homme était un excellent prêtre, très charitable, et vivait une existence de chrétien ce qui n'était pas si évident.

L'œuvre de Joan-Baptista Fabre, ou plus exactement son œuvre occitane, car il a au moins publié de son vivant un poème de circonstance en français, est demeurée manuscrite de son vivant. Mais, ses textes en français, en latin et surtout ceux en occitan, ne sont pas demeurés inconnus car il y avait alors une importante circulation de copies manuscrites. Dans la veine humaniste des traducteurs du latin, il poursuit la veine burlesque et donnera des chefs-d'œuvre; il a écrit des comédies musicales et il cultive en occitan le conte pour faire rire, l'épigramme et l'épître ; il ajoute la prose avec la célèbre « Istòria de Jan l'an pres » (« Histoire de Jean on l'a pris »).

Par ailleurs, Joan-Baptista Fabre s'oppose à la philosophie des Lumières, et en particulier il est un anti-Voltaire. Cependant, il a la même façon d'écrire et de régler ses comptes par la plume que ce dernier. C'est un anti-philosophe qui rejoint pourtant ceux-ci quand il s'agit de condamner l'usage de la torture ou de stigmatiser la conquête de l'Amérique par les Espagnols. Il appartient ainsi bien à son siècle.

Son œuvre théâtrale comporte une pastorale religieuse et surtout deux comédies, « l'Opéra d'Aubais » et le « Tresòr de Substancion » (« Opéra d'Aubais », « Trésor de Substantion »). La première a été jouée dans la cour du château alors qu'il était secondaire à Aubais. Fabre renonce dans ses pièces à l'usage continu du vers et il est donc plus à l'aise pour donner avec réalisme la parole à ses personnages ; il évite les intrigues secondaires s'inspirant en cela de Molière. Ce théâtre est à la fois traditionnel et innovant. Très réaliste, comme d'ailleurs tous ses écrits, il n'idéalise pas le monde paysan et il montre par exemple toute l'immoralité des mariages arrangés dans l'intérêt des pères, ce qui justifie l'immoralité des enfants ! C'est un prêtre qui connaît la vie et ne se contente pas de faire des sermons.

Dans son œuvre burlesque figurent « l'Odissèa travestida » (« l'Odyssée travestie ») énorme poème en 24 chants qui sauve Homère des traducteurs français qui le ridiculisent, et « l'Eneida de Celanòva » (« l'Enéide de Celleneuve ») écrite dans ses dernières années de vie, dans laquelle il se paye l'auteur dramatique français Scarron. Dans ces 2 poèmes, les héros

antiques, transportés en Languedoc, sont d'un naturel qui entraîne à la fois le sourire et la sympathie du lecteur.

C'est en 1774 qu'il écrit « Lo siètge de Cadarossa » (« Le siège de Caderousse »), œuvre satirique qui prend prétexte de l'expédition menée en 1709 par le vice-légat du pape pour obtenir les réserves de blé que les habitants de Caderousse ne veulent pas livrer à Avignon où règne la disette ; la finale est rabelaisienne, et tout est présenté depuis clergé jouisseur, l'administration pontificale ou la hiérarchie romaine. Un véritable chef-d'œuvre !

Quant au roman, « Istòria de Jan l'an pres, » il est très court ; c'est une machine de guerre contre les philosophes. En particulier, il exécute littéralement Jean-Jacques Rousseau et plus généralement le moralisme de l'époque avec les clichés sur le « bon paysan » parce que proche de la nature. Et il n'a pas peur des descriptions osées ! La critique de la société que fait Joan-Baptista Fabre présente de nombreux points communs avec celle que fera Marx trois quarts de siècle plus tard.

Joan-Baptista Fabre est un anti-Voltaire qui a une pluma voltairienne, et il partage avec les philosophes les plus avancés une dénonciation de l'ordre social en vigueur. C'est un curé charitable, proche du peuple mais qui n'a pas d'illusions sur le peuple : il combat les clichés et les futures « bergeries » de Marie-Antoinette et un peu plus tard, l'idéologie félibréenne. Comme Gelu, il combat le modernisme car il pense que celui-ci ne profite pas aux petites gens : il est réactionnaire, mais par réflexe de défense. En fait, il est pour une société plus juste. Et il exprime cela dans un occitan populaire et par un humour qui lui permet de tout faire passer.

Avec Joan-Baptista Fabre nous avons un auteur qui s'éloigne du français et de la culture bourgeoise, et qui comme Gelu est un protestaire. Il est l'un de nos meilleurs créateurs.

JOSÈP FALLEN, LE MÉDECIN FÉLIBRE

Josèp Fallen est le type du félibre demeuré très proche du peuple tout en ayant acquis une certaine position sociale.

En effet, il est né à Aubagne le 3 mars 1863, dans une modeste famille du terroir : son père était charretier, mais ce dernier s'avise de l'intelligence de son fils, et après l'école primaire, il parvient à lui faire poursuivre ses études à Marseille, à l'Ecole Belzunce. Le baccalauréat obtenu, le jeune Josèp part pour Paris, où comme l'on sait, rayonne la lumière et l'intelligence (!). Il y mène une vie austère d'étudiant en médecine. Il fait une thèse très remarquée sur l'accouchement. Il est probable que c'est au cours de cet éloignement du pays natal qu'il réalise l'amour qu'il lui porte, ce qui plus tard, le poussera à illustrer la langue occitane.

Le jeune docteur rentre à Aubagne son diplôme obtenu. Il y épouse Mlle Eugenia Cayol et s'installe à Roquevaire où, lors de l'épidémie de variole, il fait preuve d'un grand dévouement. Il vient ensuite exercer à Aubagne où il demeurera jusqu'à sa mort survenue le 13 janvier 1934. On notera que durant la guerre de 14-18, il fut médecin-chef de l'hôpital de sa ville natale où son souvenir est demeuré très vivace.

Ce n'est qu'assez tard, en 1900, qu'il commence à écrire en occitan. L'une de ses premières œuvres relativement importante est « La Mostoira » (« Le barbouillage »), scène adaptée musicalement par Mariús Arnaud, qui fut jouée au Cercle Sainte-Cécile d'Aubagne, en mars 1904. Mais, il est désormais bien parti, et ses productions seront nombreuses et variées.

Surtout, il se révèle un organisateur. Ainsi, il est l'un des fondateurs de *La Frairia Provençala (Confrérie Provençale)*, association rassemblant les félibres provençaux après la réforme des statuts de l'association. En 1910, après que Valèri Bernard ait été élu capoulier du Félibrige en raison de l'affaire Devoluy où Mistral, dont la vertu cardinale n'était pas la reconnaissance pour ses amis -mais il n'était après tout qu'un homme et non un dieu comme ont voulu faire de lui ses prétendus disciples !-, il aide l'artiste et l'écrivain marseillais dans cette tâche. En 1919, il succède à Valèri Bernard à cette charge qu'il assumera jusqu'en 1922. On notera que le capoulier est d'abord le chef de l'association. Mais, comme il est élu par des membres cooptés, de même que dans les Académies, on comprend que la médiocrité puisse souvent devenir une règle ! Ce qui n'est pas pareil pour un Conseil d'Etudes dont le nombre des membres est illimité, ce qui réduit les combines et permet de mieux cerner les vrais valeurs.

Comme écrivain, Josèp Fallen est très classique. Ainsi, il a écrit deux pastorales qui ont connu un beau succès. Dramatiste, il a écrit deux comédies et deux drames, dont « La fauto d'un paire » (« La faute d'un père »). Ce dernier a été mis au répertoire du *Calen de Marselha (La Lampe à Huile de Marseille)* dans les années 1930, qui le joua plusieurs dizaines de fois. Par ailleurs il a donné un poème provençal en dix chants sur la Sainte-Baume, ainsi qu'un ouvrage en prose. Cela, sans préjudice de nombreuses poésies et de textes en prose dispersés dans les revues félibréennes.

Mais, si l'on excepte l'œuvre dramatique, on ne peut pas dire que Josèp Fallen soit très original. Sa poésie de même que sa prose manque de nerf et d'immagination. Il est un ouvrier qui tente de s'inspirer de maîtres qui le dépassent, et de loin. Finalement, c'est dans le conte en prose qu'il est le plus intéressant.

Mais, il demeure une partie de cette œuvre qui elle, mérite beaucoup plus notre attention : celle concernant l'étude de l'occitan provençal. En effet, là, Josèp Fallen nous a laissé un ouvrage, sa « Grammaire provençale », qui par son ampleur et l'importance des renseignements qu'elle renferme, se révèle très précieuse. C'est que notre médecin, au contact des classes populaires de la société, connaît parfaitement le provençal parlé. Et tant au niveau

de la phonétique que de la syntaxe et du vocabulaire, il se révèle un chercheur de qualité. Certes, il n'est pas un linguiste professionnel, mais il faut dire qu'à son époque cette science était encore peu développée. En tout cas, lorsque l'on aura à étudier sérieusement l'occitan, il conviendra de se référer à cette grammaire.

Compte tenu de l'importance de l'œuvre de Josèp Fallen, il sera possible de trouver chez lui quelques textes intéressants à publier. Ce, d'autant plus qu'ils sont écrits dans un excellent provençal. Surtout, son souvenir passera aux générations futures grâce à sa grammaire.

LE POÈTE ET HOMME D'ACTION ALARI FANTON

Nombreux sont les personnages qui ont écrit en occitan et ont participé à la défense de notre langue et de notre culture par l'action qu'ils ont menée. Aujourd'hui c'est l'un d'entre eux que je vais vous présenter : Alari Fanton.

Alari Fanton est né à Marseille le 4 décembre 1861, à une époque où l'occitan est encore une langue totalement socialisée dans la cité. Son père était de vieille souche marseillaise mais la lignée était originaire d'Italie, venue au moment où le comté de Provence et le royaume de Naples avaient le même souverain et sa mère était issue d'une famille paysanne d'Auriol, près d'Aubagne. Du côté paternel, il s'agissait surtout d'artisans : chapeliers ou bijoutiers, et c'est ainsi qu'en 1710 on trouve un Tomàs Fanton, habitant la rue Baussenque, qui est syndic de la corporation des « mètres capeliers ». Il effectue des études dans un pensionnat religieux, et lorsqu'il en sort, en 1876, c'est pour travailler chez son père qui est patron carrossier. Mais, avec le développement des tramways, il doit choisir une autre voie, et en 1902, il est agent d'assurances avant de devenir, vers 1920, clerk d'avocat. Je ne connais pas la date de son décès mais il est postérieur à 1940 car à ce moment il est toujours membre de l'association *Lo Calen de Marselha (La Lampe à Huile de Marseille)*, dont il était l'un des fondateurs.

En effet, en 1925, lorsque Jòrgi Reboul et quelques amis décident de créer *Lo Calen de Marselha*, il sera l'un des plus enthousiastes pour aider à sa réalisation. En 1889 il était allé vivre à Paris pour des raisons professionnelles et c'est là qu'il comprendra qu'il ne pouvait se passer de sa ville natale et de sa langue. Il n'avait jusqu'alors écrit qu'en français dans des journaux marseillais tels *La Trique*, *Le Troubadour*, *Le Vrai Patriote* dans lequel il avait même publié un roman ! Ce sera à ce moment qu'il commencera à écrire en occitan tout en poursuivant en français une création poétique ; en prose, il donnera des nouvelles ainsi que des textes historiques dans *Le Petit Marseillais*, *Le Petit Provençal* et *Le Radical* ; il donnera aussi des articles comportant un engagement légitimiste, car sur le plan politique ses idées penchent vers la droite royaliste dans *Le Soleil du Midi* ; en outre il sera le correspondant du *Courrier du Midi* et de *L'Éclair* de Montpellier, publications d'inspiration maurassienne. Ce qui, comme on l'a vu, ne l'a pas empêché d'être l'un des piliers du *Calen*, qui se situait plutôt à gauche sur l'échiquier politique, et dont il était le secrétaire adjoint.

Avec Clemenç Galicier que j'ai présenté dans ces mêmes colonnes, il fonde en 1901 *L'Idèa Provençala (L'Idée Provençale)*. Mutualiste, il crée l'association *Les Amis d'Antoine Maurel*, l'auteur de la célèbre *pastorala*. Il collabore à de nombreuses revues occitanes en publiant des poèmes, des galéjades et des contes : *La Sartan (La Poêle)*, le journal de Pascau Cros, *La Pinhata (La Marmite de Terre)*, *l'Armanac Marselhés (l'Almanach Marseillais)*, *La Vie Marseillaise* et bien d'autres. En outre, il a fait de nombreuses conférences tant en provençal qu'en français sur l'histoire de la Provence, dans lesquelles il défend l'occitan et le pays.

En 1928, *l'Amistança dei Joines (l'Amicale des Jeunes)*, qui est une sorte d'annexe du *Calen de Marselha* publie « *Lei còntes de Mèste Alari* » (« Les contes de Maître Hilaire ») dans lequel sont rassemblés des contes joyeux ainsi que quelques poèmes.

L'écriture d'Alari Fanton n'a pas la prétention d'être littéraire car il a conscience qu'il n'est pas un grand écrivain. Mais il sait aussi que la création n'est pas constituée que de chefs-d'œuvres et qu'il faut amuser pour être lu... et entendu ! Ainsi, ses textes s'ils ne visent pas à la haute littérature, sont agréables à lire et surtout sont rédigés dans une langue de qualité ce qui les rend utilisables pour l'enseignement.

L'année suivante, en 1929, sous l'impulsion de Jòrgi Reboul, qui était alors encore félibre, et du Toulonnais Pèire Reynier, Alari Fanton reçoit du *Felibritge* le titre de « mèstre

d'òbra » (« maître d'œuvre »), c'est-à-dire une distinction honorifique dispensée en raison de son action pour la langue et la culture d'oc. Il s'agissait dans son cas d'une récompense bien méritée en raison du travail accompli. Cependant, il se trouva quelques félibres pour la contester et engager une campagne contre lui. Il reçoit alors le soutien de Jòrgi Reboul qui rédige une sorte de mémoire en défense publié dans le bulletin du *Calen* ; cependant, à l'intérieur de l'association, certains refusèrent de prendre la responsabilité de ce mémoire et Jòrgi Reboul le prit seul en charge. Contesté par certains, il abandonne alors sa charge de président qu'il retrouvera en 1932, à la demande unanime des membres du *Calen*, et conservera jusqu'à la dissolution de l'association, en 1981, aujourd'hui continuée par la section des Bouches-du-Rhône de l'*Institut d'Estudis Occitans*

Alari Fanton, a tenu une importance certaine par ses écrits, ses conférences et son action pratique. Mais involontairement, il a aussi été l'objet d'une polémique à l'intérieur du *Felibritge* et du *Calen de Marselha*. Et Jòrgi Reboul, qui n'a jamais renié ses principes et ses compagnons de lutte, l'a soutenu jusqu'au bout, prenant tout sur lui et avec l'aide des occitanistes remettant en marche *Lo Calen de Marselha* dont on connaît l'importance fondamentale qu'il eut dans l'action populaire en Provence.

LE CHANSONNIER SOCIALISTE LAURENÇ FARCY

Les écrivains populaires dont l'engagement socialiste est marqué sont très nombreux en Occitanie. On peut évaluer leur proportion à plus de 90% de ces créateurs, les 10 % restant étant constitués soit par des hommes qui soutenaient les positions légitimistes, c'est-à-dire le roi prétendu de droit divin, lo comte de Chambord, et encore s'agissait-il d'un monarchisme social, soit pour une infime minorité, le bonapartisme. Sous ce vocabulaire se dissimulaient des soi-disant jacobins partisans de la dictature de la bourgeoisie, et qui pour cela, même s'ils écrivaient en occitan, refusaient que leur langue reçoive un enseignement normal.

Dans ces écrivains progressistes, certains nous sont connus, mais d'autres ne le sont que par un nom. Ainsi J. Clozel, l'auteur de la célèbre chanson « La Libertat » (« La Liberté ») que divers chanteurs et groupes d'aujourd'hui ont mise à leur répertoire. Pour d'autres, les renseignements sont très fragmentaires, mais malgré cela il est de mon devoir de les évoquer. D'autant plus qu'il est possible comme cela s'est produit à plusieurs reprises, qu'un lecteur de notre journal puisse compléter mon article. Aujourd'hui, c'est d'un chansonnier pratiquement inconnu que je vais parler, en l'occurrence Laurenç Farcy.

Nous savons qu'il est né à Marseille en 1838 ou 1839, et qu'il était cultivateur à la propriété Capus, à Saint-Barnabé, dans la banlieue marseillaise, c'est-à-dire qu'il était au service d'un propriétaire. Peut-être journalier ? Ou alors chargé de l'exploitation du bien ? De toute façon il appartenait aux salariés. Nous savons aussi qu'il était encore en vie en novembre 1896, puisque dans le journal *La Sartan (La Poêle)*, le directeur-fondateur Pascau Cros lui demande son adresse à propos d'un poème qu'il a envoyé. Autre indication, il était le trésorier du *Cercle Républicain Victor Hugo*, installé à Marseille dans le quartier de Saint-Lazare, ce qui nous est révélé par un avis en vers publié le 10 septembre 1882 dans le journal *Le Petit Provençal* qui était le continuateur de *La Jeune République* fondé par Clovis Hugues en 1877. Dans cet avis, il explique en occitan que la caisse du cercle est vide et donc qu'il est nécessaire que les sociétaires paient leur cotisation rapidement. Voilà les seules indications biographiques en ma possession. Si vous en connaissez d'autres, n'hésitez pas à me les communiquer !

Ceci étant, il semble que Laurenç Farcy ait commencé assez tôt une carrière littéraire occitane. En effet, on trouve de lui un premier texte en vers dans le journal de Mariús Féraud, *Lo Rabalhaine (Le Ramasseur)*, en mai 1862. Il poursuivra une collaboration régulière à ce journal devenu en 1863 *Lo Caçaire (Le Chasseur)* jusqu'à sa disparition en décembre 1864.

Dans ce journal, ce sont essentiellement des petits poèmes, et en particulier des épigrammes que va donner Laurenç Farcy. Certains sont bien tournés et très plaisants. L'on sent qu'il est doué pour la satire, ce qu'il ne va pas manquer d'exercer lorsqu'il s'engagera dans la politique et qu'il soutiendra « la Bòna », autrement dit la république sociale.

Mais, alors que l'on est encore sous l'Empire autoritaire, il ne se gêne pas pour marquer sa prise de position politique avec par exemple « L'avis de Silvestre » (« L'avis de Sylvestre »), dans lequel à la question que lui pose un bourgeois : « Despuei quora leis arts marchan dins lo progrès ? » (« Depuis quand les arts marchent-ils dans le progrès ? »), il répond : « Es despuei que lo mèstre s'es cabussat patron » (« C'est depuis que le maître est devenu patron ») et « Es despuei que l'esclau s'es chanjat en ovrier » (« C'est depuis que l'esclave s'est transformé en ouvrier »). Presque une citation intégrale de Marx !

Par ailleurs, dans des numéros du *Galòl Provençau (Joyeux Provençal)*, également publié par Féraud, après la chute de l'Empire et l'écrasement de la Commune, on trouve plusieurs chansons telles « Lo sensa crespina » (« Le pas de chance »), « L'aiga es trobla e lo vin es chier » (« L'eau est trouble et le vin est cher »), et surtout « La palha » (« La paille »), qui montrent ses options socialistes.

Après cela, je ne serais pas étonné qu'il ait participé à la Commune de Marseille. En tout cas, il a pris de gros risques avec ces publications sous le gouvernement de Thiers puis de l'Ordre Moral !

Laurenç Farcy n'est certes pas un grand poète, mais son œuvre est originale et elle touche toujours par sa sincérité et son engagement. Nul doute que certains textes seront repris par les chanteurs occitans d'aujourd'hui car leur actualité demeure brûlante.

LE MARQUIS DE LA FARE-ALAIS

Parmi les collaborateurs du journal de Desanat, *Lo Bolhabaissa (La Bouillabaisse)*, dont nous passons en revue les plus connus ou les principaux, figure Gustau Cristòu Valentin, marquis de La Fare-Alais.

Celui-ci, qui descendait d'une famille de la haute noblesse du Languedoc, est né au château de Lacoste, dans la commune de Saint-Martin-de-Valgagues, près d'Alès (Gard), le 16 novembre 1791. Il reçut une bonne éducation et une culture classique. En 1807, il choisit le métier des armes et entre à l'école de Saint-Cyr. Mais, malade, il doit renoncer. Il fait alors son droit à l'Université de Toulouse et c'est probablement là qu'il contracte son goût pour les Troubadours et l'écriture occitane. En 1814, au retour des Bourbons, comme il est guéri, il entre dans la compagnie de Noailles. Il suit le roi Louis XVIII lors des Cents Jours, et sa fidélité lui vaudra d'être nommé lieutenant dans l'infanterie. Cependant, il abandonne l'armée en 1818. Il se marie l'année suivante et il mènera désormais la vie sans histoire d'un gentilhomme campagnard. Il se consacre à diriger les travaux de son exploitation agricole, à la direction des affaires de Saint-Martin-de-Valgagues dont il est maire, et aussi dans ses temps de loisirs, aux lettres et à la poésie. Il meurt le 29 janvier 1846 dans son château de Lacoste, victime d'une affection du foie.

Collaborateur régulier du journal *L'Écho d'Alais*, il y publie des articles sur divers sujets et des poèmes, tant en occitan qu'en français. Ce sont ses poèmes occitans qui, dans les années 1830-40, lorsque se dessine un mouvement de renaissance, incitent Desanat à lui demander des textes pour *Lo Bolhabaissa*.

Car La Fare-Alais jouit alors d'une renommée qui a bien dépassé la région d'Alès. Auteur populaire, il sait lier le burlesque au sérieux, se voulant en cela un continuateur de l'abbé Fabre, de Sommières (Gard), l'un des auteurs européens les plus importants du XVIII^{ème} siècle, auquel il se réfère d'ailleurs comme à son maître. C'est de cette influence que procèdent les contes à rire ou les récits de voyages pittoresques qu'il met en vers. Mais, il n'atteint pas au niveau de l'abbé Fabre car le romantisme est là.

Pourtant, et contradictoirement, c'est le romantisme qui lui fait écrire ses plus belles pièces lorsqu'il utilise le fonds du folklore cévenol. Le fantastique en effet, se développe là pleinement. Cela donnera les textes superbes que son « Lo gripet » (« Le farfadet »), « Lo basalic » (« Le basilic »), « La fèsta dels mòrts » (« La fête des morts »), « La romèca » (« La roumèque », terme qui désigne un monstre animal), « La bauma de las fadas » (« La grotte des fées »). Mistral s'est d'ailleurs inspiré de « La romèca » pour le chant VI de « Mirèlha » (« Mireille »).

Populaire, La Fare-Alais l'est par son christianisme que rejoint une hantise de la mort, et aussi par ses thèmes, qu'ils concernent le folklore comme on l'a vu, ou ses contes. Tous ont en commun de chanter la beauté du pays cévenol, hommes et paysages. Aucune vulgarité dans l'écriture. Et un réalisme qui n'exclut nullement la sensibilité.

C'est que La Fare-Alais est parfaitement conscient de la dignité de sa langue car il connaît la filiation qui existe entre les Troubadours, créateurs de la première langue moderne littéraire d'Europe, et ce que les bourgeois appellent le « patois », terme qu'ils imposent au peuple à travers leur idéologie dominante.

Il est très clair sur ce point et pose la question : « que reste-t-il à la langue des Troubadours ? » Mais, face au français, « livré de bonne heure au scalpel généralisateur du grammairien », il considère que l'occitan, vif et divers, comporte des possibilités que le premier ne possède plus. C'est évident, mais encore fallait-il oser l'écrire. Quant au destin malheureux de sa langue, il écrit à propos du français : « cette langue proclamée nationale par

la volonté du plus fort ». Là encore, il ne se trompe pas d'ennemi et a la vision marxiste d'un noble... avant Marx !

Aussi, contrairement à de nombreux troubaires qui sont ses contemporains, La Fare-Alais tient une modernité que seuls les premiers félibres, et encore pas tous, auront également, mais sous l'influence parisienne.

Avec La Fare-Alais qui refuse de faire de sa langue « une curiosité qu'on n'applaudit qu'autant qu'elle fait rire », nous avons l'un des premiers écrivains occitans modernes dans toute l'acceptation du terme. Certains littéraires ou politiques, de droite ou soi-disant de gauche, devront en prendre de la graine.

En 1844, il avait rassemblé ses poèmes occitans sous le titre « Las castanhadas » (« Les rôties de châtaignes »), et y avait, dans une préface, explicité ses positions sur la langue. L'ouvrage parut après sa mort, en 1851. Et la *MARPOC*, de Nîmes a récemment procédé à une réédition complète de l'œuvre de La Fare-Alais, mise en orthographe classique.

LE TROBAIRE POLYGLOTTE JOAN-BAPTISTA FAURE

Aujourd'hui, c'est un curieux personnage que je vais vous présenter en la personne de Joan-Baptista Faure. En tout cas, cela constituera la preuve que l'intelligence ne fait pas forcément bon ménage avec une certaine instruction et que cette dernière ne dote pas automatiquement les individus d'une faculté d'analyse poussée ! Mais, il est vrai que les origines sociales d'un individu pèsent aussi beaucoup sur la vision des choses...

Maria Joan-Baptista Faure est né le 28 septembre 1867, à Marseille nous précise l'écrivain libertaire Antòni Conio. Mais, cette dernière affirmation me paraît erronée car je n'ai pas retrouvé de trace de sa naissance à cette date dans les registres de l'état-civil de Marseille. Donc, à vérifier. Il est mort très jeune dans cette ville, puisqu'il y est décédé le 16 mars 1901, alors qu'il n'avait pas 40 ans. Il exerçait la profession de correcteur d'imprimerie et il était polyglotte. En effet, outre l'occitan et le français, il connaissait l'italien, le castillan, le portugais, l'anglais, l'allemand, le russe, sans oublier bien sûr le latin et le grec tant ancien que moderne. Et lors de sa disparition, il était en train d'apprendre l'arabe.

Ces derniers éléments, ainsi que le premier de ses prénoms, Maria, m'incite à penser que sa famille devait appartenir à la bourgeoisie marseillaise pratiquante. Et ses écrits me paraissent confirmer cette supposition.

Le premier texte de Joan-Baptista Faure, en l'occurrence un poème patriotique consacré à Jeanne d'Arc est publié en 1894, dans le journal *Lo Sant-Janenc (L'habitant de Saint-Jean)*. Ce journal populaire était beaucoup moins engagé que *La Sartan (La Poêle)* auquel il essaya de faire concurrence, et les textes qu'il contenait se voulaient très modérés. Ce qui explique sans doute la collaboration qu'y apporta Joan-Baptista Faure durant l'année où il fut publié, soit 1894. Plus tard, Joan-Baptista Faure collaborera à *La Sartan* et à l'*Armanac Marselhés (Almanach Marseillais)*, mais probablement étant donné l'absence d'autres organes susceptibles de publier ses écrits.

Dès le premier de ses poèmes, le ton de ce qui suivra est donné : il s'agira essentiellement de textes où l'ardeur patriotique se mêle à un catholicisme très proche de l'actuel intégrisme. Le sabre et le goupillon, quoi !

Quelques titres donneront un aperçu de l'idéologie développée : « Salut a l'escadra » (« Salut à l'escadre »), sur l'escadre qui a fait une visite à Marseille ; « L'espasa de la França » (« L'épée de la France »), sur l'histoire idéalisée d'une France qui commencerait avec Clovis (sic !) ; « Pichona patria » (« Petite patrie »), supplication pour que les Provençaux soient reconnus comme français (!) ; « Pichon sordat » (« Petit soldat »), afin de ne pas écouter ceux qui sont contre les conquêtes coloniales ; « A Madagascar », sur la conquête de Madagascar ; « Per leis aucelons » (« Pour les petits oiseaux »), car il faut réserver la poudre, les balles et les fusils pour l'armée française... Tout cela vient évidemment d'un excellent chrétien qui aime son prochain.

C'est tout à la fois la légende de la France incréée et du pays choisi par dieu pour apporter la liberté aux autres... à la pointe de son épée. Pêle-mêle tous les personnages y passent, de Clovis comme je l'ai dit, à Napoléon, sans oublier Charles Martel, « Saint »-Louis ou Henri IV et les conquêtes coloniales dont entre autre l'Algérie, le Tonkin et le Dahomey. Un véritable florilège !

Il est vrai que lorsque Joan-Baptista Faure publie ses poèmes dans *La Sartan* et l'*Armanac Marselhés*, le ton est assez différent. Est-ce en raison de l'idéologie de ces publications ou, sa collaboration se situant à partir de 1900 et étant donc plus tardive, ses sentiments auraient évolué ?

Il reste que là il est beaucoup plus proche de la pensée des trobaires marseillais viscéralement attachés à certains plaisirs simples et au refus de toute contrainte. Mais,

songeons par exemple que dans un de ses poèmes parus dans *Lo Sant-Janenc*, « La maire dau mossi » (« La mère du mousse »), la mère pleure son fils disparu mais dit qu'elle sera fière lorsqu'il retournera avec les galons et la croix d'honneur. C'est à l'antipode du poème de Victor Gelu, « Vèusa Metgi » (« Veuve Metgi »), qui eut une sorte de remake avec « Le déserteur » de Boris Vian.

Il reste que l'œuvre de Joan-Baptista Faure demeure intéressante car elle est le reflet, en langue occitane, des sentiments nationalistes d'une certaine droite traditionnaliste qui toutefois était prête à accepter la République lorsque celle-ci défendait les mêmes valeurs. Nationaliste dans la mesure où les rapports de classes sont effacés au profit d'une « nation » qui serait le bien de tous, riches et pauvres dans la même banaste. Conception pour le moins hasardeuse et qui, contradiction majeure pour un écrivain occitan, ne reconnaissait pas l'Occitanie comme part intégrante sauf si elle acceptait de renoncer à son identité. À méditer pour ceux qui ont des problèmes... d'identité (ou d'identités).

LE DÉPUTÉ RADICAL MAURICI FAURE

Un certain nombre d'hommes politiques occitans ont contribué à notre renaissance, ce qui me direz-vous était bien la moindre des choses ! Et parmi ceux qui se situèrent à gauche de l'échiquier politique, ou tout au moins ont fait preuve de républicanisme face aux monarchistes et aux bonapartistes après la Commune, figure Maurici Faure.

Maurici Loïs Faure est né à Saillans (Drôme), près de Die, le 19 janvier 1850, d'un père qui fut proscrit en raison de son attitude courageuse au moment du coup d'état de Louis-Napoléon le 2 décembre 1851, et d'une mère originaire d'Alès (Gard). C'est dans cette ville que fut élevé le jeune Maurici qui était le neveu de l'historien Joan-Pau Goirand et le cousin de Leontina Goirand, qui fut également une poétesse occitane dont je parlerai une autre fois. Il accomplit ses études au collège de la ville et il fait ses débuts dans le journalisme à l'âge de 19 ans. À la chute du Second Empire, il quitte Alès pour Paris où il entre dans l'administration au ministère de l'Intérieur. Il y deviendra chef de bureau tout en poursuivant son activité de journaliste. Républicain affirmé de tendance radicale, c'est-à-dire partisan d'une évolution sociale favorisant les natis, il devient l'ami de Gambetta qui le pousse à entrer dans la politique. C'est ainsi qu'il devient député de la Drôme en 1885, et il sera vice-président de la chambre des députés (1898-1901), sénateur de la Drôme en 1902 et vice-président du Sénat en 1913, ministre de l'Instruction Publique en 1910-11 et maire de Saillans. C'est là qu'il mourra le 8 décembre 1919. Un parcours politique exemplaire donc, digne d'un politicien de la 3^{ème} République.

L'engagement de Maurici Faure en faveur de l'occitan, malgré des contradictions, date de ses études au collège d'Alès où alors qu'il n'avait que 14 ans, il avait fait la connaissance des frères Aristida et Aubèrt Arnavielle. Ceux-ci étaient royalistes, mais ils l'initièrent au *Félibrige* et à la littérature occitane, et c'est sur les conseils d'Aubèrt Arnavielle qu'en 1876 il fonde à Paris où il vit désormais, avec Loïs-Xavier de Ricard et Eugèni Baudoin l'association *La Cigala* (*La Cigale*, qui réunit les occitanistes de la capitale. Cette association allait jouer un rôle important dans la propagande en faveur de notre culture. Et en 1879, avec Carles Tourtoulon, il est l'un des fondateurs de la *Société des Félibres de Paris*. Il œuvrera essentiellement au sein de cette association et son influence sera déterminante pour l'organisation du *Félibrige* parisien. Pour le récompenser de son action, il sera coopté majoral du *Félibrige*, sorte de titre académique, en 1881.

C'est que depuis ses premiers rapports avec les frères Arnavielle, il s'est mis à versifier tant en français qu'en occitan. L'on trouvera ses poèmes dans la plupart des revues félibréennes : l'*Armanac Cevenòu* (*Almanach Cévenol*), l'*Armanac Provençau* (*Almanach Provençal*), *Lo Cascavèl* (*Le Grelot*), *Lo Provençau* (*Le Provençal*), *La Revue des Langues Romanes*, *Lo Vira-Soleu* (*Le Tournesol*), *La Revue Félibréenne*, *La Farandole*, etc... Il signait souvent soit son nom, soit sous le pseudonyme « Jan dau Gardon » (« Jean du Gardon »).

Sa poésie est d'une facture distinguée, mais le fonds n'en est pas très original. Ses poèmes ont été réunis après sa mort dans l'ouvrage « *Nebla e soleu* » (« Brume et soleil »), publié en 1928. Quelques pièces, très classiques mériteraient une réédition et permettraient de mieux faire connaître leur auteur et de la resituer dans l'histoire de notre renaissance dans les milieux intellectuels et politiques de la capitale française. Il a beaucoup écrit en français, se réclamant selon la formule des colonisés de la « petite patrie » ! Cela est caractéristique de l'état d'esprit bourgeois qui aime les hiérarchies, avec au bout, celle des langues et par voie de conséquence, la théorie des races supérieures et... inférieures !

C'est que Maurici Faure se trouve, étant donné son engagement auprès des radicaux dont la position est bonapartiste même s'ils se disent opposés à l'Empire, dans une situation inconfortable. D'une part, il se sent rattaché à sa culture occitane, et ce d'autant plus qu'il est

éloigné de son pays de naissance dont il a la nostalgie. Mais d'autre part, les radicaux, représentants du capitalisme, ont besoin d'un marché du travail unifié et d'une ouverture impériale, c'est-à-dire à la fois d'une langue unique pour faire passer les ordres des patrons et aussi d'une école certes laïque et ouverte à tous, mais qui privilégie l'idéologie bourgeoise. Il faut justifier le « devoir » des civilisés qui apportent les lumières aux « sauvages ».

Évidemment, même lorsqu'il devint ministre de l'Instruction Publique comme on disait alors pour l'Éducation Nationale, malgré toute sa bonne volonté, il était difficile à Maurici Faure de décider d'ouvrir l'école à l'enseignement de l'occitan et des autres langues de France. Qu'auraient dit les braves radicaux ? Mais, malgré cela Maurici Faure essaya de tourner la question en publiant une circulaire qui, pour la première fois, faisait une place à l'enseignement de l'histoire et de la géographie régionales. Ce dont profitèrent les maîtres progressistes pour parfois utiliser notre langue et non plus la méthode du signal qui permettait de former les futurs flics et durant la guerre de 39-45 les futurs gestapistes, étant donné qu'on avait appris à des élèves à moucharder leurs camarades. Bien que très loin de l'attitude d'un autre député et sénateur, mais socialiste celui-là, Antida Boyer, qui ajoutait à sa signature la mention « député fédéraliste », cette prise de position mérite d'être soulignée.

LEONÇ ANFÓS FÉASSON DIT SFÉNOSA, LE POÈTE CHEF DE RAYON

Avec Leonç Anfós Féasson , qui signait sous l'anagramme de Sfénosa, nous avons à faire à un poète très classique, bien dans la ligne du symbolisme finissant des années 1900. Ce qui, entre parenthèses, montre clairement le rapport de dominance qui s'était établi entre les félibres et la littérature d'expression française, les premiers étant subordonnés à la seconde.

Leonç Féasson est né à Mèze (Hérault), localité sur l'étang de Thau, cité renommée pour ses huîtres, le 7 septembre 1856. Il était issu d'une famille rurale très modeste. De bonne heure, afin de gagner sa vie, il vint s'établir à Marseille où il résida au numéro 56 du boulevard de Roux, dans le quartier des Chartreux. D'abord commis au magasin de vêtements « Au Réveil de Lyon », aujourd'hui disparu, qui était situé au cours Saint-Louis, dans le centre de Marseille, il y fit carrière et y devint chef de rayon. Il devait mourir le 14 juillet 1924.

Comme beaucoup d'écrivains occitans de cette époque et ajouterai-je d'aujourd'hui, c'est en français qu'il commence à s'exprimer dans l'écriture. Un coup de l'école et donc de la dominance ! Et comme la mode est au symbolisme, et bien, il suivra cette mode et la perpétuera jusqu'à sa mort, alors qu'elle avait complètement disparue ! D'ailleurs, il faut reconnaître que certains de ses poèmes français sont excellents. Et il ne cache pas l'origine de son inspiration en dédiant par exemple l'un d'eux à José Maria de Hérédia. De toute façon, il est dans une tendance décadente et il est regrettable qu'il n'ait pas choisi d'autre maître ; ici je pense à Verlaine ou à Rimbaud. Qu'importe ! Il se fait un petit nom dans les lettres françaises.

Ce n'est que plus tard, à la fin du XIX^{ème} siècle, que probablement sous l'influence des succès remportés par Mistral et par certains félibres, il se met à la poésie provençale. Sa collaboration à la revue *L'Idèa Provençala* (*L'Idée Provençale*) montre qu'il s'engage dans les revendications sur la décentralisation, voire le fédéralisme alors très répandues chez les lettrés et les socialistes.

Il collabore alors au journal du capoulier du *Félibrige* qui à ce moment était Père Devoluy. Un homme, officier dans l'armée française, très contradictoire. À la fois en avance sur son époque avec sa pensée occitaniste de perfection et d'engagement politique, et réactionnaire par sa fidélité inconditionnelle à Mistral et à son système orthographique erroné. Mais, Sfénosa lui, se contente de rimer et évite tout engagement direct.

En 1913, il publie « Rais de soleu » (« Rayons de soleil »), qui obtient une médaille d'argent aux Grands Jeux Septennaires du *Félibrige* qui se déroulent à Aix-en-Provence, et sont les derniers auxquels Frédéric Mistral assistera. Ils lui valent l'éloge de « Leconte de Lisle de la littérature provençale », ce qui est à la fois une marque de qualité, mais aussi peut donner à s'interroger sur l'originalité de l'écriture. La même année, il publie « Mon erbier, flors de Provença » (« Mon herbier, fleurs de Provence »).

Il est certain que malgré cette tendance à allier le classicisme avec le romantisme pour parvenir à ce symbolisme, Sfénosa était un vrai poète qui a su exprimer, notamment dans ses sonnets, sa pensée d'une manière authentique. Le problème, comme toujours avec beaucoup de félibres (pas tous !), réside en ce retard que l'on constate sur les thèmes de la poésie français et plus largement mondiale.

Malgré cela, quelques-uns de ses textes sont encore très lisibles. Et n'en est-il pas de même avec des poèmes encore présentés comme classiques, de José Maria de Hérédia ou de Leconte de Lisle ? En dépit de cette tendance à l'imitation, il parfois su se montrer original et ainsi à se hausser au niveau de ses modèles. Il n'y a donc aucune raison de refuser à Sfénosa ce que l'on accepte de ceux-ci.

MARIÚS FÉRAUD, LE TROBAIRE-LIBRAIRE

Parmi les personnages qui ont eu une grande importance à Marseille dans les années 1850-80, figure Mariús Féraud. Il est totalement oublié des historiens, sans parler des spécialistes de la littérature occitane qui ne le mentionnent jamais.

Et pourtant il exerça une influence importante dans la vie intellectuelle de la cité phocéenne. Je vais donc essayer de vous le présenter brièvement. Mariús Féraud est né à Valensole, dans le département autrefois nommé Basses-Alpes, aujourd'hui rebaptisé Alpes-de-Haute-Provence, ce qui n'y a pas apporté un emploi supplémentaire, le 15 mai 1812.

Il semble qu'il ait passé sa jeunesse dans son village natal si l'on se réfère à un épisode de l'histoire de Valensole qu'il a mis en vers occitans. Toujours est-il qu'on le trouve à Marseille vers 1850, où il est membre de l'*Athénée Ouvrier*, association de poètes-ouvriers qui entendent procéder à l'intégration de la classe ouvrière dans le système au moyen de l'éducation et de l'instruction. Ce but final sera d'ailleurs plus tard contesté par certains de ses anciens membres. En 1853, il s'installe comme libraire au 18 du quai du Port. En 1856 ou 57, la librairie, sous la sigle « Aux 42.000 Chansons », est transférée au 32 du même quai.

Dans sa librairie se réunissent un certain nombre de trobaires marseillais, et aussi de littérateurs français. C'est à leur contact que Mariús Féraud sentira naître tardivement -il a 45 ans !-, une vocation de rimeur. Surtout, il va devenir éditeur.

Au témoignage de Leon Long, alors âgé d'une vingtaine d'années, qui fréquenta la boutique de Féraud, se réunissaient là des trobaires comme Fèlix Peise, Juli Lejourdan, Andrieu Guieu, Josèp Gal, Carles Laure, Francés Dubois, Julian Rampal, Rodòuf Serre, Loïs Piche, Alfred Carnaud et bien d'autres... En était aussi, Gaston Crémieux, le futur chef de la Commune de Marseille, qui devait être fusillé sur ordre de Thiers.

L'œuvre de Mariús Féraud comporte des chansons et surtout des déclamations dont certaines ont été données sur les scènes de l'Alcazar, du Casino ainsi que des autres théâtres et cafés-concerts marseillais. On ne peut pas dire qu'elle brille par son originalité ni par sa qualité linguistique. Au mieux, cette œuvre est honnête, sans plus.

C'est comme libraire-éditeur que Mariús Féraud mérite d'être connu et apprécié. Il a en effet créé une véritable maison d'édition occitane en publiant les textes des trobaires dès 1857.

Cependant, cela ne lui suffisait pas, et dès l'année suivante, il publia l'ouvrage *L'Abelha Provençala (L'Abeille Provençale)*, sorte de recueil rassemblant des textes en vers de nombreux auteurs. Cet ouvrage était luxueux, et le prix élevé en était la conséquence. Il se vendit assez mal, aussi, en 1859, Féraud modifia la formule en éditant *Lo Rabalhaine (Le Ramasseur)*, beaucoup plus accessible à un large public. Il sortit chaque semestre jusqu'en 1861. L'an d'après, il transforma *Lo Rabalhaine* en journal hebdomadaire, rédigé en occitan et en français. Le titre change en 1863, pour devenir *Lo Caçaire (Le Chasseur)*, car désormais seuls les textes considérés comme valables seront publiés.

Dans *Lo Caçaire* en particulier, Mariús Féraud et ses amis vont s'opposer au *Félibrige* qui commence seulement à être connu à Marseille où cette association n'aura d'ailleurs jamais qu'une influence très marginale. Ce sera l'occasion de polémiques. Ce qui n'empêchera pas Féraud de pratiquer également celles-ci avec des trobaires qu'il publiera plus tard lorsqu'il fondera *Lo Galòl Provençau (Le Joyeux Provençal)* !

A la fin de 1864, il arrête la parution de *Lo Caçaire*, ce qui correspond à peu près au moment de la naissance de la publication précitée. *Lo Galòl Provençau* paraîtra sans régularité, au hasard des créations de chansons nouvelles ou de déclamations. Il en sortira 50 numéros qui feront l'objet de plusieurs rééditions jusqu'après 1880, car le succès fut important.

Féraud était aidé dans son travail par sa fille, Maria, qui devait aussi écrire en occitan.

Elle se maria en 1866 avec l'un des trobares qui fréquentait la librairie de son père, Alfrèd Carnaud. En 1873, le couple reprit le commerce de Mariús Féraud, et ils poursuivirent son œuvre, notamment en poursuivant la publication de *Lo Galòl Provençau*. Plus tard, devenue veuve, Maria Carnaud, dont je reparlerai une autre fois, s'installa au numéro 1 de la rue des Fabres, où elle continua à vendre les textes de chansons françaises et occitanes jusqu'à la veille de la seconde guerre mondiale !

Quant à Mariús Féraud, il mourut à Marseille, le 3 décembre 1891, l'année où avait été fondé le célèbre journal de Pascal Cros, *La Sartan (La Poêle)*. Il était complètement oublié, et personne ne mentionna sa disparition...

LE TROBAIRE CORDONNIER PÈIRE FERRAND

De très nombreux écrivains populaires qui ont créé en occitan et non pas en français, langue du pouvoir, sont demeurés pratiquement inconnus. Mais, ils ont l'avantage d'avoir donné une œuvre qui si elle ne mérite pas un prix Nobel demeure lisible et très intéressante, ce qui n'est pas le cas pour les rimailleurs occitans qui ont utilisé le français car ils se contentaient de transposer des modèles venus d'ailleurs. Et l'on sait que les lecteurs et les... autres, préfèrent toujours l'original à la copie. Un exemple récent nous a été donné par le pauvre Mégrét qui avait voulu ressembler à Le Pen !

Ceci pour dire, ou plutôt, écrire, que je présente aujourd'hui l'un de ces auteurs populaires, en l'occurrence Pèire Ferrand. Je précise tout de suite que je ne dispose que de peu de renseignements biographiques sur ce personnage et bien entendu, si des lecteurs peuvent compléter cet article, qu'ils n'hésitent pas à m'écrire.

Pèire Ferrand est probablement natif de Marseille, et en tout cas, il est provençal. Sa date de naissance nous est inconnue, mais il appartenait à l'*Athénée Ouvrier*, association fondée vers 1845 car on n'en connaît pas la date exacte de création, mais c'est à ce moment qu'elle a commencé à être reconnue par des personnages riches et des auteurs célèbres tel Lamartine qui a accepté d'en être membre honoraire. Nous étions alors en pleine mode des poètes-ouvriers et de braves lettrés bourgeois encourageaient les prolétaires à s'élever socialement grâce à la poésie. L'association soutenait la création artistique par des séances littéraires et musicales, dispensait des cours de nuit pour les ouvriers après leurs heures (longues !) de travail, et avait établi une bibliothèque. Plusieurs des fondateurs de l'*Athénée Ouvrier* n'étaient pas véritablement des ouvriers mais plutôt des petits patrons, des artisans, qui s'ils ne refusaient pas l'idée d'une révolution sociale, pensaient que celle-ci s'accomplirait par l'assimilation de la classe ouvrière dans les classes dirigeantes grâce à l'instruction et à la culture... Une forme de socialisme utopique quoi. Mais bien entendu, il s'agissait de combattre le plus grand fléau du monde : le matérialisme. La lutte des classes était rejetée. Les membres de l'*Athénée Ouvrier* pour lesquels nous possédons des éléments biographiques détaillés, sont nés après 1810, et l'on peut donc penser qu'il en est de même pour Pèire Ferrand, car il semble que les fondateurs de l'association avaient autour de la trentaine lorsqu'ils la créèrent. Autre précision : Pèire Ferrand était ouvrier cordonnier, ce qui veut dire plus probablement qu'il possédait une échoppe dans laquelle il travaillait à son compte comme artisan. Enfin, nous savons qu'il est décédé après 1882, peut-être même, en raison d'écrits dans le journal *La Sartan (La Poêle)*, après 1900, mais il peut s'agir de textes qui avaient déjà été publiés antérieurement.

Dans l'*Athénée Ouvrier*, certains membres craignaient que la discussion politique soit introduite. Aussi une dizaine de membres de l'association, parmi lesquels Pèire Ferrand, décidèrent de faire sécession et de fonder une nouvelle association, moins « révolutionnaire » si cela était possible ! Ce fut, en 1849, l'*Athénée Populaire*.

Il semble que Pèire Ferrand ait commencé, comme la plupart des poètes-ouvriers d'ailleurs, par s'essayer en français. Puis, se rendant compte de la difficulté à écrire quelque chose d'original dans cette langue qu'il ne maîtrisait que d'une manière scolaire, qu'il soit rapidement passé à l'occitan. Mais, il devait être connu dès avant 1850 comme trobaire puisqu'il participe l'année d'après au *Romavatgi dei Trobaires (Congrès des Poètes)*, qui se déroule à Arles au mois d'août et constitue la première tentative de rassemblement des écrivains qui veulent créer dans ce qu'ils appellent « la langue romane », c'est-à-dire l'occitan. L'année suivante, il est au *Romavatgi* d'Aix-en-Provence, et il donne au journal de l'organisateur de celui-ci, Joan Baptista Gaut que j'ai présenté dans ces mêmes colonnes, *Le Gai Saber (Le Gai Savoir)*, des charrades, genre qu'il affectionnera particulièrement.

Dès lors, il poursuit dans cette voie et l'on trouve l'un de ses poèmes dans la revue *L'Athénée de Provence* de 1855. Il se lie avec Mariús Féraud, un natif de Valensole (Alpes-de-Haute-Provence), installé comme libraire à Marseille, qui se convertit lui aussi à l'écriture occitane et sera l'un des éditeurs des troubaïres en créant notamment en 1859 le journal *Lo Rabalhaire (Le Ramasseur)*, devenu *Lo Caçaire (Le Chasseur)*, suivi par l'édition de fascicules de chansons occitanes, *Lo Galòi Provençau (Le Joyeux Provençal)* que continuera son gendre, Alfrèd Carnaud. Aussi, Pèire Ferrand collabore à l'essai qu'accomplit l'année précédente Mariús Féraud avec la publication d'un ouvrage qui se veut prestigieux, *L'Abelha Provençala (L'Abeille Provençale)*. Et il continue en donnant une collaboration régulière au *Rabalhaire* et au *Caçaire*. Dans ces journaux, auprès de quelques poèmes, il continue dans le genre qu'il avait commencé à pratiquer dans le journal *Le Gai Saber*, en l'occurrence la charrade.

Lorsque le journal *Lo Tròn de l'Èr (Le Tonnerre)*, créé par Pèire Mazière et Antida Boyer, le futur député socialiste de Marseille, paraît en 1877, il s'en tient à l'écart. Et il ne commence une collaboration qu'à partir de 1882 lorsque sa publication est reprise par Alfrèd Carnaud, ce qui montre que ses opinions politiques n'ont pas variées. Et la même année, il est présent dans « *Lo Rabalhaire dei Galejadas* » (« *Le Ramasseur de Galéjades* ») également publié par Alfrèd Carnaud.

À côté de ces charrades et jeux en vers, Pèire Ferrand a donné des chansons et des poèmes moraux ou comiques, ce qui correspondait bien à ses sentiments « apolitiques », mais aussi à une tendance très occitane de prendre les choses du bon côté malgré les difficultés de la vie. Avec le plaisir de la bonne table et d'un certain « biais de viure » « manière de vivre », qui s'est chez nous, perpétué jusqu'à nos jours. Je citerai ses chansons « *La ronda dau cabanon* » (« *La ronde du cabanon* ») ou « *La bostifalha* » (« *La manjaille* »).

La langue de Pèire Ferrand, si elle comporte des francismes, est très valable. Quand à ses écrits, ils ne sont certes pas d'une grande qualité littéraire, mais ils demeurent intéressants par leur contenu, un bon vocabulaire populaire et une syntaxe occitane excellente.

NICOLAU FIZES, MATHÉMATICIEN ET AUTEUR D'OPÉRAS

C'est vers la fin du XVII^{ème} siècle, alors que Louis XIV est roi de France, que la création littéraire occitane reçoit en quelque sorte le secours de la musique pour sa diffusion. Certes, auparavant, celle-ci avait déjà été utilisée, notamment dans les « Nadaus » (« Noëls »), sans parler bien sûr des chansons de Carnaval, des textes politiques ou des Troubadours qui ont été les créateurs de la chanson !

Cela se fait à partir de certains clichés de mode qui renouvellent le genre pastoral en supprimant le réalisme et appuient sur le sentiment ornemental de la nature. Il s'agit d'une évolution française venant d'en haut, c'est-à-dire de la Cour. L'Occitanie n'y échappe pas. Mais chez nous, il y a disons, une déviation puisque d'une part cela permettra à l'occitan de se poser en tant que langue littéraire, et d'autre part, contradictoirement, comme une « langue de berger », naturelle, qui s'oppose à la fadeur stylistique imposée par le langage de la Cour.

L'un des résultats de cette évolution sera le célèbre « Opéra de Frontinhan », de Nicolau Fizes. Ce dernier est né à Frontignan (Hérault), près de Sète, le 27 octobre 1648. Il est décédé le 18 mai 1718. Issu de la bourgeoisie de robe, docteur en droit, il sera avocat et professeur de mathématiques et d'hydrographie à l'Université de Montpellier. Il est l'auteur de divers ouvrages scientifiques dont un traité d'arithmétique et un ouvrage d'éléments d'astronomie.

« L'Opéra de Frontinhan » fut présenté pour la première fois en 1678, à l'occasion des fêtes données en l'honneur de la Paix de Nimègue qui mettait fin à la guerre entre la France et la Hollande. Nicolau Fizes a composé là une comédie pleine de vie qu'il appelle aussi tragi-comédie par fidélité au genre théâtral et musical illustré par Molière et Lulli. Le sujet appartient à la pastorale dans le sens primitif de ce terme qui n'a rien à voir avec l'actuelle pastorale jouée à l'époque de Noël en Provence, en Languedoc et en Gascogne : il s'agit d'une mère qui veut marier sa fille à un riche vieillard. Mais, ainsi que nous avertit Nicolau Fizes dans sa préface, si les personnages présentés sont populaires, en réalité il peint la bonne société (ou prétendue telle !) languedocienne.

Les airs, très variés, sont empruntés à des chansons françaises, et les couplets sont alertes et originaux. L'ensemble fait penser plus au vaudeville qu'à l'opéra.

Celui-ci, ou cette comédie, comme l'on voudra, est plein de vie, avec nombreux effets comiques, et l'intention sociale en est claire puisque finalement, c'est l'opposition entre l'amour et l'argent qui est mise en scène. L'on comprend dans ces conditions que l'auteur ait préféré présenter des types populaires plutôt que des membres de l'aristocratie ou de la grande bourgeoisie à laquelle il appartenait.

D'après Nicolau Fizes, il avait simplement le désir de se divertir en écrivant son opéra et la publication fut le fait d'Andrieu de Joubert, syndic du Languedoc qui lui mit sous le nez les épreuves déjà composées. C'est possible, mais il en prépara lui-même une seconde édition qui ne fut finalement pas imprimée.

On notera que Nicolau Fizes conserva l'anonymat, signant de son nom seulement ses œuvres scientifiques. Il est vrai que cela aurait pu paraître peu sérieux pour un avocat et un professeur de mathématiques que de composer un opéra, qui plus est en occitan. Son identification fut possible grâce aux révélations, en 1765, de son biographe.

Il a aussi écrit en occitan un certain nombre de poésies, telle « La font de Frontinhan » (« La source de Frontignan »), qui purent ainsi lui être attribuées. Fizes était conscient de sa supériorité dans l'emploi de l'occitan, car comme il l'écrivait à un auteur de noëls occitans qu'il n'appréciait pas, l'abbé Plomet : « au patois, hormis d'être grand maître, il ne faut pas trop s'y frotter ». Une affirmation digne de Gelu ou de Mistral avant que ceux-ci ne soient nés ! Quant au mot « patois », il faut se souvenir qu'à cette époque il n'avait pas encore pris le

sens péjoratif qui lui est donné actuellement par les racistes pour marquer leur supériorité sur le peuple, mais aussi, sans qu'ils en aient conscience, pour se cracher sur eux-mêmes !

ILARION FLAYOL, ADJOINT SOCIALISTE DE MARSEILLE

Nombreux sont les hommes politiques socialistes qui, avant le Congrès de Tours, en 1920, ont utilisé l'occitan dans leurs écrits. Je m'en tiens à cette dernière date, car ensuite, il faudrait citer en plus des hommes simplement de sensibilité de gauche ou les communistes, ce qui fera l'objet d'autres articles. Parmi les plus connus, on trouve dans la liste outre les députés Clovis Hugues et Antida Boyer, qui sont les plus connus, Joan Lombard, Maximilian Carnaud, qui fut lui aussi député de Marseille, Père Bertas dont j'ai déjà parlé et sur lequel je reviendrai, ou Ilarion Flayol.

Sur ce dernier, je ne possède que des renseignements fragmentaires qui, bien entendu, pourront être complétés par les informations que vous voudrez bien m'apporter. Ilarion Flayol donc, est né à Marseille le 23 septembre 1843. Il exerça la profession d'expert comptable et fut professeur de comptabilité. On sait qu'il a également le président de diverses associations.

En 1892, à la suite des élections qui sont favorables aux socialistes, une municipalité socialiste, la première de l'histoire, s'installe à Marseille. Elle est dirigée par le docteur Simeon Flaissières, le « médecin des pauvres » du quartier d'Endoume, qui était très populaire, et devait rester maire jusqu'en 1902, année où il est battu par Chanut, puis le fut de nouveau de 1919 à sa mort, en 1931. Lorsque l'on parle de socialisme à l'époque, il faut bien avoir en tête que ce n'est pas un parti politique au sens actuel du terme. En réalité, les socialistes comportent différents partis (guesdistes avec Bernat Cadenat, possibilistes avec Joan Lombard et Enric Cadenat, allemannistes avec Cerati, et surtout socialistes indépendants avec Antida Boyer, Clovis Hugues et Simeon Flaissières) pratiquement indépendants les uns des autres. L'union ne se fera qu'en 1905, sous la direction de Joan Jaurès et ce sera la SFIO. La municipalité « socialiste » est donc le fruit d'un compromis entre ces fractions. Ce qui explique d'ailleurs les dissensions qui existeront au sein de la municipalité, et pour partie la défaite des socialistes marseillais en 1902, face à la droite.

C'est dans cette municipalité qu'est élu conseiller municipal Ilarion Flayol, proche de Flaissières. En 1895, il devient adjoint au maire, et cette charge l'amène, outre son activité proprement politique, à participer à des manifestations publiques officielles.

Ainsi, en 1897, l'eau du canal de Marseille arrive enfin à Eoures (en occitan : Neula). C'est lui qui est chargé d'inaugurer cet événement. Et le 1^{er} août, devant la fontaine où une eau abondante coule enfin, il récite un poème occitan de sa composition ! Ce poème sera publié dans *La Sartan (La Poêle)*, le célèbre journal de Pascau Cros, autre écrivain socialiste occitan.

Toujours à Eoures, en 1898, Flayol, en compagnie des adjoints Garnier, Bally et Ferrari ainsi que de divers fonctionnaires municipaux, sont là pour chercher un emplacement afin d'y construire une école primaire. Ils sont reçus au Cercle, et là, Ilarion Flayol improvise un poème sur le thème de l'école et de la laïcité qui sera également publié dans *La Sartan*.

Divers autres textes en vers seront rédigés par Ilarion Flayol, dont certains seront simplement déclamés à l'occasion de banquets, cependant que d'autres seront publiés. Il n'y a pas là une recherche littéraire, mais simplement le plaisir personnel et le désir d'amuser et de s'amuser. Sauf bien sûr lors de manifestations dont le but est idéologique. Ce qui montre que le registre de la langue couvrait un large espace et respectait les milieux populaires qui soutenaient la politique progressiste de la municipalité.

Certes, et en raison justement de cette position, il ne faut pas s'attendre à une haute tenue littéraire dans ces créations. Ce n'était pas le but recherché, mais elles demeurent intéressantes par le témoignage qu'elles constituent sur leur époque.

PÈIRE FONTAN, POÈTE ET HOMME D'ACTION

Toulon, ville très ouverte aux influences extérieures en raison de son statut de port militaire de la France en Méditerranée, a pourtant, et paradoxalement en apparence, fourni de nombreux créateurs de langue occitane. C'est que les éléments extérieurs, tant travailleurs civils de l'arsenal, que marins de la « royale » (autrement dit la Marine Nationale), s'intégraient rapidement dans la population et devenaient eux-mêmes des indigènes. Ce qui bien entendu ne veut pas dire qu'il n'y ait pas eu de grandes différences de comportement entre les agents de l'État et les ouvriers des chantiers navals de La Seyne, ville voisine, par exemple.

Le cas de Pèire Fontan est intéressant ; il montre comment quelqu'un théoriquement bien intégré de par sa famille dans une culture française classique, effectue un retour à la culture du pays, tout en demeurant en situation d'ouverture. Pèire Fontan donc est né à Toulon le 15 octobre 1882. Son père était un chirurgien réputé de la ville, mais tous ses ascendants avaient perdu l'usage du provençal et il sera élevé dans l'ignorance absolue de tout ce qui touche à l'histoire et à la culture occitanes, encore qu'il ait évidemment entendu dans les rues de Toulon le peuple parler en langue d'oc. Il va au lycée et lorsqu'il en sort, il avait écrit en tout et pour tout une cinquantaine de vers en français et ne connaissait à peu près rien de l'occitan, si ce n'est évidemment le francitan parlé à Toulon.

Il quitte le lycée pour embrasser la carrière qui fera de lui le conservateur du Musée des Beaux-Arts de Toulon. Il essaie de déchiffrer les textes de La Sinso, pseudonyme de Celestin Sénès (*La Marseillaise*, 14 février 2002), dont les scènes de la vie toulonnaise jouissent d'une grande popularité. Puis, il entend parler de Mistral, et il veut, par simple curiosité littéraire, lire « Mirèlha » (« Mireille ») dans le texte ! Pris par la beauté du poème, il se met à apprendre l'occitan provençal de Toulon qui est celui de la Provence Maritime. Tout y passe : grammaire, syntaxe, vocabulaire et très vite, il acquiert un provençal très pur tout en demeurant populaire car il ne néglige pas les trobaires.

Il se mêle au mouvement félibréen et en 1904, il rejoint l'*Escolo de la Targo* (*École de la Joute Nautique*), association félibréenne fondée quelques années auparavant mais qui était en sommeil. Plein d'ardeur, il est l'un de ceux qui la réveillent. L'école organise des réunions hebdomadaires qui se déroulent au Café de la Rotonde et un petit musée est créé sur le modèle du *Museon Arlatenc* (*Musée Arlésien*). À l'exemple de Marseille, où les félibres soutenus par Pèire Devoluy, participent aux activités des *Excursionnistes Marseillais*, là le contact se fait avec les *Excursionnistes Toulonnais*. Et l'action de Pèire Fontan ainsi que d'autres félibres de l'*Escolo de la Targo* fera de Toulon un foyer actif de culture occitane.

En ce qui concerne la création, il publie en 1909 un recueil de poèmes, « Lo Calen » (« La Lampe à Huile ») qui ont du souffle et dont l'inspiration est très originale. Il renouvelle les thèmes félibréens, ce qui n'est pas évident. Pour lui le passé doit servir d'exemple pour s'inventer un avenir : il n'est pas une fin en soi. Il sait aussi chanter l'amour et pas d'une façon pessimiste comme c'est trop souvent le cas. La langue est abondante et flexible, très riche. Quant à la versification, elle est un mélange de tradition et de modernisme adaptée à la pensée de l'auteur.

On retrouvera toutes ces qualités dans « L'Enfre-tèrra » (« Dans les terres »), publié en 1938, et surtout dans « La Galèra » (« La Galère »), composé de 1908 à 1913, mais publié seulement en 1969, où il fait preuve d'un nationalisme provençal de compensation. L'écriture très soignée de Pèire Fontan, fait penser à Valèri Bernard, autre Occitan méditerranéen, de Marseille celui-là. On peut dire que Pèire Fontan, trop négligé tant dans les milieux félibréens qu'occitanistes, mérite d'être redécouvert. C'est un grand poète qui a su renouveler la poésie provençale à un moment où cela n'avait rien d'évident.

Par ailleurs, chercheur et critique, il a publié en 1909, en collaboration avec Antòni Esclangon et Josèp Bourrilly, un « Flourilège Provençal », anthologie des principaux poètes de la renaissance occitane, et en collaboration avec Ch. Jullian, une « Anthologie du Félibrige Provençal (1850 à nos jours) », en trois volumes qui constitue un travail de référence. Il a collaboré à de nombreuses revues : l'*Armanac Provençau (Almanach Provençal)*, l'*Armanac Marselhés (Almanach Marseillais)*, *Viva Provença ! Vive la Provence !*, *L'Estèla (L'Étoile)*, etc...

Il est coopté majoral du Félibrige en 1918, et sa femme, mademoiselle Lhomme, de Vaison, a été reine du Félibrige de 1927 à 1934, sous le nom de *Roumaneto*. Il meurt à Toulon le 5 avril 1952.

Pour servir à l'histoire, j'ajoute que je possède une lettre 15 mars 1944 de Père Fontan, adressée à Jèrgi Reboul, qui me l'a confiée. Père Fontan y parle des bombardements subis par Toulon. Il y mentionne que le dernier d'entre eux n'a touché que des objectifs civils, et rien de militaire dont il ne restait d'ailleurs plus rien à détruire. Il écrit qu'il s'agit de raids de terreur indiscutables. Cela conforte les hypothèses émises à propos du bombardement du 27 mai 1944, à Marseille, qui ne toucha que des objectifs civils et cassa la grève entamée par les travailleurs contre les nazis.

UN ARTISTE DE LA RÉSISTANCE : LOÏS FOUCARD

Loïs Foucard, dont le succès fut immense dans les spectacles destinés aux familles, a été l'un des artistes les plus populaires de Marseille dans la période qui a précédé 1914.

Il est né à Marseille, au 18, de la rue du Loisir, dans le quartier de la Plaine, le 9 novembre 1852. Son père, simple ouvrier maçon, mourut du choléra alors qu'il était encore enfant. Il dut abandonner les études qu'il avait entreprises au séminaire, car le curé de sa paroisse qui avait remarqué sa vive intelligence aurait voulu en faire un ecclésiastique. Pour aider sa mère à élever la famille, il entra alors comme clerc de notaire tout en courant le cachet des bals et concerts populaires, ayant appris à jouer du piano.

A partir de 1872, remarqué par Bouscarle, directeur de plusieurs salles marseillaises, il joue des rôles secondaires dans différents théâtres. Et il profite des liens qu'il a conservés avec les milieux religieux de sa jeunesse pour se produire dans les institutions catholiques. C'est ainsi qu'en 1875, il donne ses premières saynettes en occitan et en francitan, à l'Ecole Belzunce, qui se trouvait sur l'emplacement des actuels escaliers de la gare. En 1881, il crée un théâtre de marionnettes ; ce sera le début de ce qu'il appellera son « Teatre de titèis » (« Théâtre de poupées »). Il ouvrira également en 1889, une crèche mécanique qu'il promènera pendant de nombreuses années dans les salles marseillaises et chez les particuliers.

C'est que Loïs Foucard, qui sur la scène s'est spécialisé dans le rôle de la partisane marseillaise, outre ses spectacles publics, donne également des représentations chez les particuliers qui l'engagent.

En 1899, il installe à la Plaine, pour la foire Saint-Lazare, une grande baraque en planches qu'il appelle le « Salon-Théâtre Foucard », dans laquelle il présente avec une troupe constituée par des amis, une série de scènes locales où il présente les activités du petit peuple de Marseille qui s'y reconnaît. Le succès est tel que le salon-théâtre ne désemplit pas et qu'il poursuivra ses spectacles jusqu'à la guerre de 1914.

Ces saynettes sont en occitan et en francitan. On y trouve « Marselha au cabanon » (« Marseille au cabanon »), « Una nôça sant-joanenca » (« Une noce de Saint-Jean »), « Misè Mieta au Japon » (« Mademoiselle Miette au Japon »), « Lo batejat dau pichòt Cogordan » (« Le baptême du petit Cogourdan »), « La recepcion de Misè Canissa » (« La réception de Mademoiselle Canisse »), et des dizaines d'autres... Durant la seule foire Saint-Lazare d'août-septembre 1905, Foucard donna dans son salon-théâtre 124 représentations d'œuvres provençales de sa composition !

N'oublions pas sa pastorale en 5 actes, demeurée inédite, dont il mit moins de quinze jours pour rédiger les paroles et composer la musique. Car il avait un sens aigu de l'observation des gens qu'il mettait en scène joint à une belle facilité d'écriture.

En 1899, lors des fêtes du 25^e centenaire de la fondation de Marseille, c'est lui qui fut chargé d'animer les spectacles populaires de la ville et de donner les représentations provençales au théâtre Chave. Et la cantate en occitan marseillais qu'il composa pour l'occasion, lui valut la médaille d'or de la Ville de Marseille .

Loïs Foucard, d'opinion légitimiste, donnait devant la haute société (ou prétendue telle : aujourd'hui elle se saoule au whisky, à l'époque c'était au cognac !) marseillaise, qui évidemment s'exprimait en français, ses textes en occitan. Ça devait un peu poser des problèmes chez ces futurs anglophones, mais enfin...

En outre, Loïs Foucard a collaboré à de nombreuses publications occitanes dont notamment *La Sartan (La Poêle)* et *l'Armanac Marselhés (l'Almanach Marseillais)*, et il tint durant 25 ans, une chronique en occitan marseillais dans le journal légitimiste *Le Soleil du Midi*.

Dernière précision : il est probablement le premier acteur marseillais et peut-être occitan à avoir laissé une trace cinématographique, car il fut filmé à Lyon par les frères Lumière, à l'occasion d'un spectacle pour enfants, en 1895.

C'est que, si Loïs Foucard était fixé à Marseille, il entreprenait de nombreuses tournées qui l'amenaient un peu partout, surtout en Occitanie, mais aussi en France du nord.

Il devait mourir le 16 avril 1915, d'une congestion cérébrale, dans son domicile du boulevard Philipon. A la fois écrivain et artiste complet, parfaitement au fait de la vie populaire marseillaise, il a su être le représentant de ce petit peuple travailleur qui était demeuré fidèle à un certain mode de vie qui, certes aurait dû évoluer en ce qu'il avait de négatif, mais tout en conservant ses valeurs positives. Il paraît que ces dernières sont une entrave aux lois du marché et au libéralisme. On comprend dans ces conditions que l'Europe des brigands méprise un Loïs Foucard. Ce n'est pas notre cas.

JOAN-BAPTISTA FOUCAUD, UN ABBÉ RÉVOLUTIONNAIRE

Les fables constituent un genre littéraire qui a connu un grand succès à partir du XVII^{ème} siècle. La Fontaine en est d'ailleurs un bon exemple connu de tous. Et naturellement il s'agit aussi d'un genre qui, en raison de la facilité à les retenir, a eu une vogue populaire indéniable. En Occitanie, les fabulistes ont été nombreux, et il semble que ce soit dans la première moitié du XIX^{ème} siècle que le mouvement ait connu son apogée.

De nombreux auteurs se sont d'ailleurs inspirés de La Fontaine et on pourrait en conclure à un exemple d'aliénation culturelle. Cela serait simpliste, car alors le raisonnement pourrait s'appliquer au même La Fontaine qui lui, a imité le fabuliste grec Esope. Donc, on se trouve devant cette contradiction : ou les auteurs occitans qui ont imité La Fontaine sont culturellement aliénés face à la culture française, ou La Fontaine est culturellement aliéné face à la culture grecque. Une dialectique que je livre à votre raisonnement.

Ceci étant, les auteurs de fables se rencontrent dans toutes les régions occitanes, et j'ai pu vous présenter ici des hommes comme le Languedocien Alfréd Moquin-Tandon ou les Provençaux Ipolit Laidet et Mariús Bourrelly. Aujourd'hui, c'est d'un Limousin dont le parlerai, Joan-Baptista Foucaud.

Il est né à Limoges le 5 avril 1747, dans une famille de la petite bourgeoisie. Son père était marchand. Il fait son éducation au couvent des Jacobins et ses goûts le mènent d'abord à la littérature et à la philosophie. Puis ses maîtres le persuadent d'entrer dans leur ordre, et le voilà prêtre. Foucaud se voue désormais à l'étude et à l'enseignement. Comme cela était la mode au siècle des Lumières, il aborde les sciences naturelles et les mathématiques, et de plus il se montre un prédicateur de talent, l'un des plus écoutés de Limoges. Son chemin semblait donc parfaitement tracé lorsque se produit un événement dont l'importance sera universelle : la Révolution Française. C'est que les idées libérales de la bourgeoisie l'avaient séduit depuis longtemps et malgré sa fonction il s'engage dès le début des événements dans le mouvement qui se développe à Limoges. La Garde Nationale le choisit comme aumonier et le 14 juillet 1790, au moment de la Fête de la Fédération, c'est lui qui célèbre l'office. Lorsque quelque temps après est fondé dans la capitale du Limousin un club révolutionnaire, *La Société des Amis de la Constitution*, il en est le secrétaire puis le président. Épousant les évolutions du mouvement révolutionnaire, il se fait bientôt le chantre de l'athéisme. Finalement il est élu juge de paix puis trésorier-payeur général du département de la Haute-Vienne. Lorsque la Révolution est vaincue, le 9 Thermidor et que s'installe le bonapartisme, nommé à tort jacobinisme, il s'efface et passe la dernière partie de sa vie dans la solitude et la réflexion. C'est le moment où il se met à adapter les fables de La Fontaine en occitan limousin. Il meurt le 14 janvier 1818.

La plus grande partie de l'œuvre de Foucaud est constituée par ses fables. Il en a écrites 81, la plupart étant des adaptations de celles de La Fontaine. Cependant, il s'éloigne de l'auteur français sur plus d'un point. Car d'une part, il appuie sur la critique sociale déjà importante de son modèle. Cela en rapport probablement avec son engagement révolutionnaire jacobin qui est aussi social : il oppose ouvertement les riches aux pauvres. Mais si La Fontaine critiquait la noblesse, Foucaud se montre un adversaire résolu de la bourgeoisie qui s'est installée au pouvoir au nom du peuple et veut en liquider la culture pour régner sans partage. D'autre part, il se distingue de La Fontaine par sa réactualisation des fables de ce dernier grâce à des détails pittoresques qui s'insèrent dans le tissu social du Limousin. Et malgré parfois quelques erreurs dans la versification, cela explique l'immense succès que ces fables ont connu dans ce Limousin où nobles et bourgeois faisaient cause commune contre le peuple.

En outre Foucaud a écrit quelques poésies variées dont nous ne possédons pas d'édition complète. Dans l'ensemble, elles sacrifient à la mode et ne présentent pas un grand intérêt. À retenir toutefois quelques chansons antimilitaristes et antibonapartistes qui nécessitaient d'avoir un certain courage pour les diffuser à un moment où régnait encore Napoléon.

Foucaud serait demeuré longtemps encore inconnu dans la littérature occitane si, il y a quelques années, dans la collection « Pichons Classics Occitans », un choix de ses fables n'avait pas été publié. Il reste à souhaiter qu'une édition critique complète en soit faite. Cela vaut également pour un autre fabuliste limousin supérieur à Foucaud mais est encore moins connu que lui, Francés Richard (1730-1814).

AUGUST FOURÈS, LE POÈTE RÉPUBLICAIN SOCIALISTE

Après la défaite française lors de la guerre de 1870-71, face aux armées de la Prusse et des États allemands, Mistral et une bonne partie du *Félibrige* jusqu'alors plutôt favorable aux républicains, prennent une orientation nettement droitiste. Il en résultera pendant une dizaine d'années une crise dans laquelle sera impliqué le poète et homme politique August Fourès.

Celui-ci est né à Castelnaudary (Aude), le 8 avril 1848, dans une famille de la petite bourgeoisie. Son père en effet, était professeur d'enseignement mutuel et juge au tribunal de commerce, et sa mère, née Maurin, tenait un magasin de quincaillerie-feronnerie. Il fréquente d'abord le collège de sa ville natale, mais son père meurt alors qu'il n'a que 15 ans, et il aide sa mère au magasin. Il commence à écrire lorsqu'il n'est encore qu'adolescent et donne des vers français dans des revues de Toulouse où il est allé vivre chez son oncle. Puis il collabore à d'autres revues d'Occitanie, notamment de Marseille et de Carcassonne. D'abord réformé lors de la guerre de 1870, il est ensuite incorporé à Carcassonne puis à Toulouse.

De 1871 à 1875, il publie de nombreux recueils poétiques en français et il établit des contacts avec des écrivains comme Victor Hugo, Edgard Quinet, Frédéric Mistral, qui l'encouragent. Dès 1870, il a écrit une préface pour l'ouvrage du rimailleur occitan Joan-Pau Vidal, et en 1875, il publie une notice sur l'écrivain Occitan Aquiles Mir qui lui fait connaître Aubert Arnavielle et les félibres. À la fin de la même année il publie « La crotz de l'inondacion » (« La croix de l'inondation »), sur l'inondation qui vient de ruiner le quartier Sant-Subran, à Toulouse.

Ce poème lui vaut l'amitié de Loïs-Xavier de Ricard, l'ancien communal, fondateur du *Parnasse* avec Catulle Mendès, ami de Verlaine, républicain, fédéraliste, libertaire, qui vient de passer à l'écriture occitane. Loïs-Xavier de Ricard est marié avec Lidia Wilson, qui écrit elle aussi désormais en occitan et dont August Fourès pense épouser la sœur cadette Joana. Celle-ci, atteinte de tuberculose, meurt à 25 ans, en novembre 1877. Elle sera le grand amour d'August Fourès qui ne se consolera jamais de sa disparition.

Il aide Loïs-Xavier de Ricard à publier l'almanach *La Lauseta (L'Alouette)* dans lequel les 2 hommes montrent que la civilisation occitane est essentiellement fédéraliste et républicaine, ce qui va à l'encontre des positions félibréennes de l'époque. Dans cet almanach, à côté de citations abondantes de différents auteurs, on trouve des textes des félibres de gauche, et ce que l'on a nommé l'albigéisme, c'est-à-dire la résistance des Occitans du XIII^{ème} siècle contre les forces françaises, bras séculier de l'Église, est glorifié au nom de la liberté de conscience. C'est la lutte du bien contre le mal, de la laïcité contre l'obscurantisme clérical. Seront ainsi publiés 3 almanachs.

En 1878, August Fourès, qui est membre du *Félibrige*, démissionne du mouvement. Peu après, Loïs-Xavier de Ricard part pour l'Amérique. Resté seul, August Fourès se consacre désormais à la création tout en continuant son action politique. Il réintègre le *Félibrige* dont il est coopté majoral en 1881 avec le titre de « Cigala de la Libertat » (« Cigale de la Liberté »), ce qui constitue tout un programme. En 1885, il va vivre à Toulouse où il devient directeur du *Petit Toulousain*, supplément littéraire de *La Dépêche*. Ses créations sont toutes en occitan et il publie plusieurs recueils poétiques : « Los grillhs » (« Les grillons »), « Los cants del solelh » (« Les chants du soleil »). En 1895, sortira une œuvre postume, « La musa silvèstra » (« La muse sylvestre »).

En effet, gagné par la paralysie, August Fourès qui s'est retiré chez sa sœur, à Castelnaudary, y décède le 4 septembre 1891, âgé seulement de 43 ans. Enterré religieusement par sa famille, une seconde sépulture lui est donnée le 30 septembre par ses amis : suivant sa volonté, il avait tenu à être enterré debout suivant un rite prétendu cathare.

August Fourès est le premier poète languedocien qui entre dans une poésie que l'on peut qualifier de professionnelle. Poète du peuple, républicain, il reprend et amplifie la veine des poètes-ouvriers en y ajoutant la distance de l'art. Fourès est en effet un admirable créateur de types humains : il présente des personnages sains, vigoureux, qui exaltent la force du peuple. Le sentiment de la beauté du monde est complété par l'amour de l'homme. À cela, il ajoute une langue qui se réfère au seul occitan languedocien parlé totalement dépouillé d'influences françaises. August Fourès est incontestablement l'un des plus grands poètes de notre renaissance, et en tout cas le plus grand du Langedoc oriental.

J'ajoute que son républicanisme, son albigéisme, son jacobinisme fédéraliste et autonomiste (celui de l'An I, qui n'a rien à voir avec le bonapartisme des fascistes « souverainistes » rebaptisé par eux... jacobinisme !) l'ont poussé à avoir des contacts avec les occitanistes de Provence, en particulier Pascau Cros, le fondateur du journal *La Sartan (La Poêle)*. Ce dernier avait reçu le 4 septembre 1891, jour de la mort d'August Fourès, une lettre écrite par celui-ci qui est peut-être la dernière qu'il ait rédigée...

RENAT FOURNIER, LE DIRECTEUR D'ÉCOLE OCCITANISTE

Parmi les membres de l'instruction publique qui participèrent à la défense et à l'illustration de la culture occitane, il faut citer Renat Fournier, qui par son action fut l'un de ceux qui sauva l'honneur de l'enseignement laïque à un moment où des cripto-fascistes menaient une lutte acharnée pour éradiquer les langues différentes de celle du pouvoir en place.

Il est né le 1^{er} janvier 1871, à Boujan-sur-Libron (Hérault), près de Béziers, dans une famille qui pratiquait comme c'était souvent le cas à l'époque, la viticulture. Après avoir suivi les cours de l'École Normale, il devient instituteur, puis directeur d'école. Il meurt à Béziers, où il s'est retiré, le 26 avril 1940.

Il s'inscrit très jeune au *Félibrige*, en 1890, et il participe aux nombreux concours littéraires qui sont alors organisés. Il est ainsi premier lauréat aux Jeux Floraux de Béziers, de Sète, de Nice, de Paris, de Saragosse... Cela lui vaut en 1903, le titre de « Maître en Gai Saber » (« Maître en Gai Savoir »), distinction décernée aux poètes par le *Félibrige*. En 1906, il est coopté majoral du *Félibrige* et il soutiendra le capoulier Père Devoluy qui tentera, sans succès, de réformer cette association.

Avec Josèp Loubet (*La Marseillaise*, 25 janvier 2000), il fut l'un des jeunes félibres qui se groupèrent autour d'Aubèrt Arnavielle (*La Marseillaise*, 3 janvier 2000) et de Pau Chassary, pour collaborer au journal *La Cigala d'Òr* (*La Cigale d'Or*).

Intéressé par la philologie, il devient plus tard membre de la *Société des Langues Romanes*, de Montpellier et de la *Société Archéologique de Béziers* qui avait organisé dès 1838, les premiers concours littéraires en langue occitane.

Il fut l'un des fondateurs de la revue *La Cigala Lengadociana* (*La Cigale Languedocienne*) à laquelle il collabora et où il signait « Renat d'Òc », « Ziu-Ziu », « Nhicanhaca », « Manja Rasset », ainsi tant en occitan qu'en français, à de nombreuses publications : *L'Hérault*, *La Terra d'Òc* (*La Terre d'Oc*), *La Campana de Magalona* (*La Cloche de Maguelonne*), *Provença* (*Provence*), *Lo Camèl* (*Le Chameau*) dont il était le rédacteur en chef, *Le Narrateur* (journal de Villfranche-de-Rouergue), *La Vie Bitteroise*...

Pédagogue estimé pour lequel la culture occitane constituait, suivant les idées de Jaurès, une source d'enrichissement et d'humanisme, il a donné des conférences très suivies sur notre langue en particulier à l'*Université Populaire* et à l'*Association d'Anciens Élèves de l'Enseignement Laïque*, à Béziers.

C'est en 1905 qu'il publie un conte gai, « Una partida de pesca al Libron » (« Une partie de pêche au Libron »), préfacé par Frédéric Mistral, qui obtient un grand succès. En 1925, sort un recueil de poèmes, « Lo còr en flor » (« Le cœur en fleur »), qui malgré quelques bons morceaux est sans grande originalité et bien dans la thématique félibréenne. La mort le surprit alors qu'il était en train de terminer un autre ouvrage, « Sul graile d'Òc » (« Sur le haubois d'Oc »). Par ailleurs, il a laissé de nombreuses œuvres manuscrites. Il est beaucoup plus original dans la prose que dans la poésie, chose courante à l'époque où les poncifs félibréens florissaient, car il semble que la première laisse plus de liberté à l'expression. En français, il a rédigé une excellente monographie de Boujan-sur-Libron.

Mais c'est surtout par son exemple et sa position dans l'enseignement public que Renat Fournier laissera une marque dans la longue bataille menée pour la sauvegarde de la démocratie et de notre culture.

LE MOINE PRÉMONTRÉ XAVIER DE FOURVIÈRES

Dans la renaissance occitane, l'Église a tenu un rôle important. Ce qui d'ailleurs démontre que notre culture est une culture nationale et non pas régionale, ces 2 termes ayant une valeur politique, puisque l'on trouve pour sa défense des éléments de toutes les classes sociales et de toutes les idéologies, donc tous les éléments constitutifs d'un peuple.

L'un des hommes d'église qui a eu une grande influence auprès des croyants, encore nombreux dans la société rurale de la fin du XIX^{ème} siècle, et aussi en ville, est Xavier de Fourvières. De son vrai nom Aubert Josèp Rodouf Rieux, il est né à Robion (Vaucluse), village proche de Cavaillon, le 5 février 1853, dans une famille de la moyenne bourgeoisie, son père étant le médecin du village. Il va d'abord à l'école du village, puis à 11 ans, au petit séminaire d'Avignon où il reçoit une bonne instruction classique. Refusé au grand séminaire ainsi que dans l'ordre des Oblats, c'est à l'abbaye de Saint-Michel-de-Frigolet, dans la Montagne, près de Tarascon (B-du-R), qu'il sera finalement accepté, et il deviendra moine prémontré, ordre fondé au XII^{ème} siècle. Ordonné prêtre en 1878, il sillonna toute la Provence et les régions voisines pour faire de la prédication, tout en étant éducateur dans son abbaye. Après la loi sur la séparation de l'Église et de l'État, en 1905, et l'expulsion des congrégations, il part en Angleterre, ce qui ne l'empêche pas de faire de nombreux séjours en Provence pour prêcher. Il meurt dans son village natal le 28 octobre 1912, suite à une attaque qui l'avait frappé à Londres quelques mois auparavant.

Xavier de Fourvières avait emprunté son nom d'Église à la basilique de Notre-Dame-de-Fourvières, qui domine Lyon, où il avait été ordonné prêtre. Il fut présenté à Mistral par le comte d'Honorati dans une lettre du 8 janvier 1877, à laquelle ce dernier avait joint un bref billet du moine qui soumettait à l'avis du maître quelques vers en occitan et lui demandait un exemplaire du recueil poétique « Leis Isclas d'Òr » (« Les Îles d'Or ») qui venait de sortir.

Dès lors, les relations avec Mistral qu'il rencontrera le lundi de Pâques de la même année, seront cordiales et constantes. Et lorsque ce dernier prépare un recueil de cantiques, il lui en demande un certain nombre que Mistral lui envoie. Il semble d'ailleurs que la foi de Mistral, en dépit des textes religieux qu'il a écrit, ait été plutôt tiède... Mais ce n'est pas le sujet de notre article.

Mistral apprécie particulièrement Xavier de Fourvières qui désormais, à côté de l'écriture, s'est fait une spécialité de la prédication en occitan. En 1897, avec Renat Montaud et Mèstre Eisseta, il fonde un journal catholique entièrement rédigé en occitan, *Lo Gau (Le Cog)*, qui sera publié jusqu'en 1911. C'est avec ce journal qu'il organisera des concours de prédication occitane et que se révéleront un certain nombre de prêtres qui plus tard porteront la parole du Christ, ou supposée telle, dans notre langue. Ainsi les abbés Leon Spariat ou Eugèni Imbert que j'ai déjà présentés dans ces colonnes.

Toutefois, il ne faudrait pas chercher dans ce journal l'image d'un clergé progressiste. Tout au plus paternaliste et bien dans la voie d'une collaboration avec la bourgeoisie. Ce qui bien entendu, n'exclut pas que certains textes fassent preuve d'un certain engagement : mais cela ne sort pas de la charité. Il reste que le journal a connu une bonne diffusion et qu'il a exercé une influence bénéfique en faveur de l'occitan dans les milieux catholiques. Dans ceux-ci d'ailleurs, nombreux étaient les adversaires de notre culture qui rejoignaient en cela les radicaux mangeurs de curés ! Comme quoi le fascisme peut se trouver partout lorsque le racisme s'en mêle.

Par ailleurs, il a multiplié les prédications en occitan. Et en raison de leur qualité, chaque fois qu'il était annoncé, les lieux du culte affichaient complet. Il a certainement été le meilleur prédicateur de notre renaissance.

Auprès de cette activité journalistique et publique, Xavier de Fourvières a été un poète honorable et surtout un bon prosateur. L'un de ses meilleurs ouvrages est « En montanha » (« En montagne »), dans lequel il décrit les missions qu'il a faites dans les Alpes occitanes, notamment dans la région d'Allos, dans la haute vallée du Verdon. En outre, il a écrit de nombreux textes religieux et une pastorale. Il s'est aussi voulu linguiste. C'est ainsi qu'il a rédigé une grammaire provençale qui a fait l'objet de nombreuses rééditions, ainsi qu'un dictionnaire, ces ouvrages qui ont eu du succès en leur temps sont aujourd'hui, avec les avancées de la science linguistique, complètement dépassés.

Xavier de Fourvières, malgré ses positions parfois rétrogrades qui tiennent à son époque, s'est montré un bon défenseur de notre culture, et s'il n'est pas un grand écrivain, il a mené une action publique efficace.

MALAQUIA FRIZET, AUTEUR D'UN CANTIQUÉ CÉLÈBRE

Nous avons déjà signalé cette évidence que la culture occitane est une culture nationale dans le sens où elle est le fait de tous les membres de la société civile, quelle que soit leur appartenance politique. Et, s'il est vrai par exemple que les troubadours marseillais étaient généralement de gauche, il n'en reste pas moins que certains demeuraient très traditionalistes et engagés auprès d'une Eglise qui n'avait pas encore pris de virage social et ne s'était pas ralliée à la République.

Le Félibrige, qui se voulait apolitique, n'a pas échappé à cette règle. Et on peut même dire qu'après 1871 et la Commune, ce mouvement dont certains membres étaient pourtant de gauche, comportait une majorité d'éléments droitiers. On se souvient à ce propos de l'affaire Aubanel, républicain bien que catholique mais soutenu par le marquis de Villeneuve-Esclapon dont il sera question plus loin, lui royaliste cléricale, qui s'opposèrent à Roumanille, également royaliste cléricale. C'est un personnage présentant les mêmes caractéristiques que je vais présenter aujourd'hui, en l'occurrence Malaquia Frizet.

Celui-ci est né à Pernes-les-Fontaines, dans le Comtat Venaissin, en 1850, au sein d'une vieille famille attachée aux traditions politiques et religieuses qui avaient cours dans les milieux réactionnaires. C'est-à-dire qu'on louait l'ordre et la tradition, termes que l'on peut traduire par : religion et soutien au comte de Chambord, héritier légitime, ou prétendu tel, au trône de France ! Union donc du goupillon et du pouvoir fleurdelysé. Mœurs antiques, avec réconfort et bons conseils pour les pauvres, ce qui assurait une certaine paix sociale. Il reçut une éducation familiale puis fut placé au petit séminaire de Sainte-Garde, dans le Vaucluse, qui était un établissement florissant dans lequel il reçut une excellente instruction. Il aurait eu l'idée de devenir prêtre, mais il semble qu'il abandonna rapidement ce projet n'ayant pas la vocation. Toujours est-il qu'il poursuit ses études dans une institution marseillaise d'où il sort bachelier. Il va ensuite à Aix-en-Provence pour faire son droit. Ses études de droit achevées, il sera un moment juge suppléant à Tarascon. Mais, il n'était pas passionné par l'application des lois, et il entra comme rédacteur au journal bonapartiste de Montpellier *Le Messager du Midi*. Évidemment, en tant que monarchiste de stricte obédience, il n'y était pas à l'aise, et il quitta rapidement ce journal pour entrer au quotidien royaliste *L'Éclair* qui vient d'être fondé en 1881. Il en deviendra rapidement le rédacteur en chef, et il conservera ce poste durant 25 ans, jusqu'en octobre 1909, date de son décès alors qu'il est encore assez jeune.

C'est durant son séjour à Aix-en-Provence qu'il rencontre des hommes qui l'orienteront vers le *Félibrige* : Joan-Baptista Gaut, Francis Vidal, et Leon de Berluc-Pérussis, que j'ai déjà présentés ici. Il y fait aussi la connaissance d'un jeune étudiant dont il devient l'ami intime, le marquis Cristian de Villeneuve-Esclapon (1852-1931), qui fonde en 1877 le journal *Lo Provençau (Le Provençal)*, qui paraîtra jusqu'en 1879 et il fréquente avec ce dernier *le Cercle des Amis de l'Ordre*, ce qui constitue une précision supplémentaire sur leurs orientations politiques. Je reviendrai une autre fois sur le marquis Cristian de Villeneuve-Esclapon (*La Marseillaise*, 21 novembre 2002), nationaliste d'oc, fondateur en 1910 du journal *Occitania (Occitanie)*, qui sera l'organisateur de la cabale contre le capoulier du Félibrige Père Devoluy l'année précédente, et qui essaiera de profiter de la guerre pour obtenir une autonomie de l'Occitanie.

Le marquis de Villeneuve-Esclapon, devenu secrétaire de la Maintenance de Provence du Félibrige, confia à Malaquia Frizet le secrétariat de rédaction de *Lo Provençau*, et c'est là que Malaquia Frizet accomplit son apprentissage de journaliste. La chose n'était pas aisée en raison de l'opposition existant entre un Félibrige qui se voulait à l'époque hégémonique, et les troubadours marseillais qui ne refusaient de se plier à leur discipline. Aussi, les articles

polémiques y sont nombreux. Mais, l'un des mérites du journal fut de privilégier la prose à la poésie. Souci donc d'une langue totale.

Excellent prosateur en occitan dans ce journal, Malaquia Frizet a donné des poèmes, en tout une quinzaine seulement, qui ne sont pas négligeables. Ils ont été publiés par *La Revue des Langues Romanes* et l'*Armanac Provençau* (*l'Almanach Provençal*). Mais, c'est surtout par le cantique « Provençau e catolic » (« Provençal et catholique »), que Malaquia Frizet passera à la postérité. Il fut composé en 1875 et présenté aux Jeux Floraux organisés à Forcalquier à l'occasion de l'inauguration d'une chapelle élevée à Notre-Dame-de-Provence sur la vieille citadelle de la ville. Il obtint le prix offert pour ce cantique, qui consistait en une fleur d'or qu'il ne garda pas pour lui et accrocha en hommage pieux, au manteau de la Vierge. La musique en fut composée par M. Grenier, qui était conseiller à la cour d'appel d'Aix-en-Provence.

Ce cantique est tout à fait dans la stricte orthodoxie de l'époque : la Provence serait catholique par droit de nature, et c'est le rosaire qui la sauva en organisant la Croisade des Albigeois contre les hérétiques ; opposition aux « faus savents » (« faux savants ») ; patriotisme contre les Allemands (ils viennent de gagner la guerre de 1870-71) ; finalement, contradiction, car il ne faut plus de guerre et la douce paix de Dieu doit régner. Mais, aujourd'hui bien sûr, sauf à en faire l'analyse, les personnes qui chantent ce cantique qui est devenu un classique, n'ont pas conscience de son sens exact. C'est le succès de « Provençau e catolic » qui incita probablement Mistral en 1881, à faire coopter comme majoral du Félibrige, Malaquia Frizet dont l'œuvre était très mince.

Après son entrée à *L'Éclair*, Malaquia Frizet abandonna complètement l'écriture occitane. Et on peut dire qu'il en fut d'ailleurs de même pour l'écriture française, sauf en ce qui concerne la rédaction d'articles journalistiques. Il reste que son cantique dont généralement les croyants ne connaissent plus l'auteur, ce qui est le propre des succès populaires, aura assuré son souvenir, chose qui n'est pas si fréquente.

LE DESTIN TRAGIQUE DU VALET DE FERME PAU FROMENT

Dans la seconde partie du XIX^e siècle, la civilisation traditionnelle est en pleine mutation. Certes les états de l'Europe comptent une population qui demeure largement rurale et agricole, mais avec le capitalisme, l'industrialisation est là qui transforme ce monde. De là, à la fois la création d'une littérature occitane urbaine dont les grandes villes, et en Occitanie notamment Marseille, Montpellier et Toulouse sont les foyers, et rurale, qui sera souvent orale. Avec la contradiction du *Félibrige* dont les éléments plus novateurs sont des bourgeois qui prétendent parler au nom du peuple. Toujours est-il que les poètes-paysans, antithèse des poètes-ouvriers, sont encore nombreux. Et leur rôle se maintiendra jusqu'aux alentours des années 1940, la seconde guerre mondiale amenant une rupture définitive.

Parmi ces poètes-paysans, l'un d'entre eux, en raison de son destin tragique et des ouvertures qu'il promettait, mérite de retenir notre attention : Pau Froment. Celui-ci est né le 17 janvier 1875 à Floressas, dans le département du Lot, dans une famille paysanne pauvre. Le phylloxéra ayant ravagé la vigne, les enfants devront se louer auprès de propriétaires plus aisés. Néanmoins, le jeune Pau aura pu fréquenter l'école primaire à peu près régulièrement jusqu'à l'année du certificat d'études primaires, en 1886. Et il ne deviendra vraiment « varlet de bòrda » (« valet de ferme ») qu'à l'âge de quinze ans. Durant ses premières années d'adolescence, il profitera de l'hiver pour compléter sa culture en fréquentant les cours d'adultes de son village natal. Il est dévoré par la soif d'apprendre, mais cela ne le coupe pas de sa culture occitane, grâce à son instituteur et à son voisin, un bourgeois occitan, Francés Maratuech. C'est ainsi qu'il se familiarise avec les textes des romantiques français et surtout des félibres comme Frédéric Mistral, Prosper Estieu, Charles Ratier, Antonin Perbosc et bien d'autres. Il se met à l'écriture occitane et obtient rapidement du succès, mais il aime une fille, Maria Maillat qui, semble-t-il, ne partage guère ses sentiments, et c'est pour lui le désenchantement. En 1896, il passe le conseil de révision mais est ajourné en raison de sa mauvaise constitution. Il tente de reconquérir la jeune Maria. C'est un échec. Il poursuit son travail de valet de ferme, s'éloignant de Floressas, et il attend son incorporation au régiment 121^{ème} de Ligne, à Lyon, ayant été enfin accepté par le conseil de révision. Il rejoint Lyon le 16 novembre 1897. Dans cette ville lointaine, le froid et le brouillard affectent sa santé précaire. En outre, timide, il est en proie aux brimades de ses camarades. Il obtient une permission qui sera la seule, en raison d'une rougeole. De retour à son régiment, il semble désespéré. Il disparaît le 10 juin 1898 après avoir séjourné dans un café. Le 13 juin, son ceinturon est découvert sur un pont de Lyon et sa baïonnette sur les hauteurs de Fourvière. Son corps est retrouvé le 16 juin aux Roches-de-Condrieux, à plus de 40 kilomètres au sud de Lyon. Deux thèses seront retenues. Celle de l'assassinat qui ne semble guère plausible. La seconde est le suicide qui semble bien avéré et auquel a conclu l'enquête militaire. Il se serait donc produit le 10 juin 1898. Il est probable que l'assassinat, mis en avant à posteriori, le fut pour des raisons d'ordre social et religieux, le suicide étant à l'époque considéré comme une sorte de honte qui rejaillissait sur la famille du défunt.

C'est très tôt, alors qu'il n'a pas encore dix-sept ans, que Pau Froment commence à rimer. Et ce sera dans le journal occitan *Lo Calelh* (*La lampe à huile*), qu'il commencera à être publié dans le numéro du 15 mai 1892. Il s'agira surtout de poèmes ainsi que des petits textes drôles en prose.

Il est alors encouragé par ses amis à s'essayer dans les concours littéraires félibréens qui étaient nombreux à cette époque. C'est ainsi que l'*Escòla Mondina* (*l'École Mondine*), de Toulouse, lui décerne un second prix pour un sonnet. C'est la même année que paraît sa première plaquette de vers, « A través regas » (« À travers les sillons »). Cet opuscule de 80 pages semble avoir été conçu suivant le rythme des labours pratiqués par le valet. On notera

que ce système de composition, suivant le rythme de la respiration durant le travail ou la marche, est caractéristique des poètes occitans avant l'industrialisation : il est attesté par des poètes tels que Frederic Mistral ou Victor Gelu et était probablement généralisé. « Flors de prima » (« Fleurs du printemps »), son second recueil, paraît en 1897, peu avant son incorporation à l'armée. Le journal *Le Progrès* en publiera chaque jeudi l'un des poèmes. La versification de « Flors de prima » est très différente de celle de « À través regas » : elle s'est développée et enrichie et les poèmes, s'ils sont moins nombreux sont beaucoup plus longs. Les sonnets, genre de prédilection de Pau Froment dans « A través regas », cède le pas à l'alexandrin, qui peu présent dans le premier recueil, prédomine dans le second.

Quant à l'inspiration, si elle demeure traditionnelle, montrant en particulier les techniques d'un monde en train de disparaître et la dureté du travail en cette fin de XIX^e siècle, sans oublier bien sûr le thème de l'amour et un anticléricalisme discret, elle est en renouvellement. Cette inspiration ainsi que la qualité de la rime, et « Flors de prima » en constitue la preuve, montrent que Pau Froment est clairement en train de parfaire son art. Il demeure l'exemple d'un authentique poète-paysan qui n'a pu donner la pleine mesure de ses possibilités. Et c'est l'une des raisons qui font regretter qu'il ait disparu si jeune.

L'INSTITUTEUR PUBLIC LOÏS FUNEL

L'école laïque, publique et obligatoire de Jules Ferry, outre son rôle de libération par l'instruction, était celle de la bourgeoisie. Autrement dit, elle a eu aussi contradictoirement un rôle répressif et la bourgeoisie l'a utilisée pour unifier son marché national et diffuser son idéologie. Cela a passé par la forme de racisme qu'a constitué la chasse aux soi-disant « patois », en d'autres termes la négation de la démocratie et le mépris du peuple.

Cependant, si beaucoup de maîtres, souvent en croyant bien faire, se sont prêtés à ce crime et à cette trahison de leur idéal républicain, les mieux armés idéologiquement ont su résister. Mieux, certains ont lutté pour la dignité de leur langue, l'occitan, et parmi eux il en est qui ont été des pédagogues de grande valeur. Songeons par exemple à Celestin Freinet et à Antonin Perbosc, qui ont été des créateurs dans leur langue, ce qui est le cas de Loïs Funel.

Ce dernier est né à Bouyon, petit village des Alpes-Maritimes, près de Vence, en 1859. Après sa sortie de l'École Normale, il exercera son métier d'instituteur public dans diverses localités des Alpes-Maritimes et notamment à Cannes, puis à Vence. Il se marie avec mademoiselle Antonieta Audibert en 1892, à Vence, où il mourra en décembre 1928, alors qu'il n'avait pas encore 60 ans.

Il commence à écrire très jeune en occitan, et dès 1883, il publie un « Essai de grammaire du dialecte grassois ». L'année suivante, dans la revue de Montpellier *L'Uòu de Pascas* (*L'œuf de Pâques*), il publie un roman en feuilleton, « Lei masajans » (« Les campagnards »), dans une langue superbe, avec un contenu réaliste remarquable.

D'ailleurs, Loïs Funel sera l'un des meilleurs prosateurs occitans de cette époque. Et les nouvelles qu'il publiera dans l'*Armanac Marselhés* (*Almanach Marseillais*), écrites dans une langue magnifique, sont elles aussi d'un réalisme exemplaire tout en étant poétiques, ce qui en fait de véritables œuvres d'art.

À leur lecture, on sent combien Loïs Funel travaille ses textes, qu'ils soient en prose, comme ceux cités ci-dessus, ou en vers. Car il se révèle aussi un très grand poète. Là, dans une forme impeccable, il fait une peinture de paysages classiques et de méditations claires. Ainsi, avec les recueils « Violetas fèras » (« Violettes sauvages ») publié en 1893, « La musa venenca » (« La muse vincienne »), en 1901, « Lo pastre prega pan » (« Le pâtre prie le pain »), en 1904, ou « Darriera glena » (« Dernière glane »), en 1908.

Dans ces divers recueils, outre des poèmes originaux, certains ont déjà été publiés dans des revues. Car Loïs Funel a collaboré à de nombreuses publications. En particulier l'*Armanac Marselhés* et *L'Uòu de Pascas* déjà mentionnés, mais aussi *Lo Brusç* (*La Ruche*), *Lo Franc Provençau* (*Le Franc Provençal*), *L'Estèla* (*L'Étoile*), *Le Félibrige Latin* (*Le Félibrige Latin*), *Occitania*, ou l'*Armanac Provençau* (*Almanach Provençal*).

Sa collaboration à *Occitania* s'explique par le fait que Loïs Funel est d'une rare intelligence. Il a compris que l'orthographe choisie par les premiers félibres est totalement inadaptée à une langue moderne rétablie en dignité. Aussi, lui qui est pourtant félibre, n'hésite pas à proposer des modifications pour parvenir à une normalité de langue écrite, ce bien avant les tentatives de Valèri Bernard et de Mariús André. Cela, juste au moment où un mouvement analogue se développe en Languedoc avant de se répandre en Provence où, actuellement l'orthographe classique qu'il a contribué à rétablir, a été adoptée par les meilleurs écrivains et en tout cas ceux qui sont les plus conscients de leur originalité et de leur identité.

Le résultat sera une sorte de censure de certains félibres provençaux contre lui. Et son oubli relatif, alors qu'il est certainement l'un des meilleurs auteurs occitans de la période qui va de 1880 à 1930.

Tout cela justifierait une réédition de l'ensemble de son œuvre, et au moins si ce n'était pas possible, du roman « Lei massajans », qui est l'une de ses œuvres maîtresses.